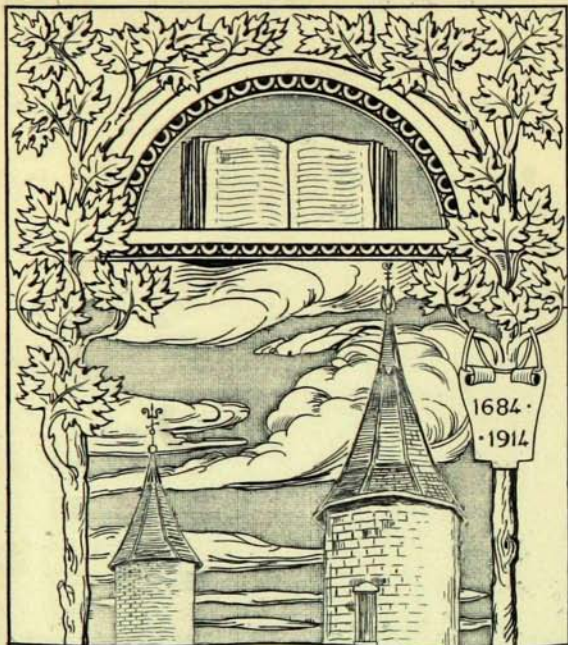


616.0757092
P2329h
1940

LÉO PARISEAU



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

926.11

P 218 hi-2

LEO PARISEAU

Historie ancienne de

la transcription de l'antique

littérature

littérature

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LEO PARISEAU

LÉO PARISEAU

*Histoires anciennes sur
la transfusion du sang*



Hommages à

LÉO PARISEAU

par

ANTONIO BARBEAU

ALBERT JUTRAS

WILLIAM FRANCIS

PIERRE MASSON

EDOUARD DESJARDINS

ULYSSE FORGET

JACQUES ROUSSEAU

PAUL DUMAS

Extrait du « Journal de l'Hôtel-Dieu de Montréal »

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

LÉO PARISEAU

Historiques anciennes sur
la transfusion du sang

Hommage à

LÉO PARISEAU

R

898

P37

1940

ANTONIO BARRAL

ALBERT J. BARRAL

WILLIAM BRAYNE

PIERRE, ALFRED

STANLEY BRAYNE

LA TISSIÈRE

JACQUES BOUQUET

PAUL DUBOIS

ÉDITIONS G. S. S. S.

PARIS - 1940

Hommage du Journal de l'Hôtel-Dieu

à la mémoire de

Léo Pariseau



LÉO PARISEAU

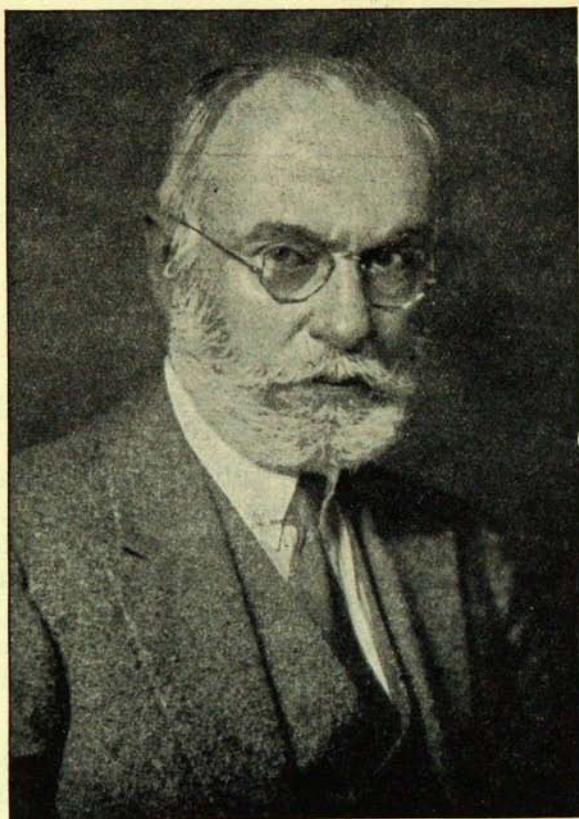
UN HUMANISTE ET UN HOMME

Culture scientifique ? non ; culture philosophique ? non ; culture littéraire et artistique ? pas davantage... Mais culture intégrale : voilà ce qui constitue le véritable humaniste. A ce compte, celui-ci devient dans les pays du monde, au Canada comme ailleurs, un phénomène rare. Le Docteur Léo Pariseau, dont nous déplorons la mort prématurée, fut le plus authentique humaniste de sa génération canadienne-française.

Professeur agrégé à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, où sa compétence fut hélas, soit dit en passant, si peu mise à contribution, chef du service d'électro-radiologie de l'Hôtel-Dieu, monsieur Pariseau était reconnu par tous les scientifiques comme une autorité considérable dans la spécialité qu'il exerça. Son successeur d'élection, son ami, son confident des dernières années, le docteur Albert Jutras dira tout-à-l'heure, l'originalité et l'étendue de l'oeuvre du radiologiste. Et l'un de ses admi-

► 5

94980



LÉO PARISEAU
(d'après un portrait récent)

rateurs, le docteur Forget, racontera sur Léo Pariseau quelques-uns de ses souvenirs.

Les privilégiés qui, un soir ou l'autre, eurent la bonne fortune d'être reçus dans telle maison de l'avenue Mont-Royal ou de la rue Davaar, y admirèrent un trésor de bibliothèque et un certain nombre de tableaux intéressants rassemblés là par le flair amoureux d'un bibliophile et les goûts raffinés d'un artiste. Nous avons tous tremblé pendant plusieurs années à la pensée que la très précieuse collection de livres d'histoire de la médecine et des sciences puisse, à la mort trop prévue du propriétaire, être dispersée au loin. Heureusement l'Université de Montréal s'est portée acquéreur de la bibliothèque Léo Pariseau. Espérons que ne dormiront pas dans les voûtes les livres dont le docteur Francis, de la bibliothèque Osler, nous décrit plus loin la richesse.

Dans un monde où l'on fonde beaucoup, où l'on maintient si peu, le Docteur Léo Pariseau participe à la naissance de deux mouvements importants. L'ACFAS d'abord, dont le secrétaire, Jacques Rousseau, rappelle à nos lecteurs, les débuts héroïques et frondeurs... Le *Journal de l'Hôtel-Dieu* ensuite que Pariseau aima quasi d'amour. Il le nourrit, le soigna, le cajola, le protégea, le défendit avec la fidélité, la jalousie, l'orgueil qu'il avait mise au service de notre Hôpital. Le *Journal de l'Hôtel-Dieu* doit pour une très large part à Léo Pariseau d'avoir vécu et d'avoir survécu. Le docteur Edouard Desjardins nous en reparlera dans un instant.

Notre regretté confrère a beaucoup écrit dans les revues et les journaux. Ses travaux inédits sont encore plus nombreux. Ses conférences furent extraordinairement courues. Toute oeuvre, écrite ou parlée, révèle une richesse de fond, une exubérance du vocabulaire, une vigueur, un

charme du coloris, qui classe définitivement Léo Pariseau, parmi nos bons écrivains, nos meilleurs hommes d'esprit, et nos plus fidèles interprètes de la pensée française. Ne manquez pas de lire dans les pages qui suivent les articles du docteur Paul Dumas sur Pariseau, écrivain, de M. le Professeur Pierre Masson, sur Pariseau ami de la France.

Mais Pariseau fut avant tout un homme, c'est-à-dire un caractère. Oh ! pas toujours commode ! Irascible, parce que très sensible. Batailleur parce que très droit. Ennemi de toute inexactitude de tout à peu près, de tout compromis, de tout arrivisme. Un véritable Cyrano, ainsi que plusieurs se plaisaient à le qualifier... Un Cyrano qui, ayant une idée, ne se croyait pas le droit de la garder pour soi seul. Il la disait où et quand il voulait. Elle plaisait : Tant mieux. Elle déplaisait : Tant pis. Il fallait qu'il la dise impérieusement, obligatoirement. Et c'est ainsi qu'il faisait :

Parmi les groupes et les ronds
Sonner les vérités comme des éperons.

Un Cyrano très doux, aussi, très tendre, très humain... Seuls ses intimes l'ont vraiment connu. Il était entièrement de contrastes. Aux premières lignes du front et dans toutes les batailles, il aimait la paix. Facilement agressif, c'était un grand timide. Apparemment blindé contre toutes les attaques, lui, l'hyperémotif !... Violent, impétueux, souffrant difficilement la contrainte, la maladie inéluctable le contraignit au repos, à la douleur, à l'inaction quasi-totale pendant des mois et des mois... et c'est avec une résignation, une docilité, une douceur qui tirait les larmes qu'il accepta.

Scientifique, littéraire, artiste, philosophe, profondément croyant, voilà l'homme qui est parti. Parce qu'il a su réaliser le type si rare de l'humaniste parfait, Monsieur Pariseau doit être cité en exemple à la jeune et à la moins

jeune génération de chez-nous. Mais pour ceux qui dans l'une et dans l'autre croient par nature à la primauté de l'esprit, de la beauté, du désintéressement, de l'enthousiasme, qui en un mot croient toujours en dépit des ans, à la jeunesse éternelle, Monsieur Pariseau représentait pendant sa vie et continue de représenter après sa mort bien davantage encore : Un panache !

Antonio BARBEAU



LÉO-E. PARISEAU - RADIOLOGISTE

par ALBERT JUTRAS

La radiologie ne remplissait pas toute seule l'existence très active, comme on sait, du Docteur Léo-E. Pariseau; il accordait une bonne part de son temps à d'autres sciences et à d'autres œuvres. Néanmoins, c'est son titre d'électro-radiologiste que ce grand médecin et ce savant préférait et c'est celui-là qui lui servait d'identité.

Dès l'obtention de son doctorat en médecine, à l'âge de vingt-quatre ans, Léo Pariseau commence et poursuit ses études de radiologie à l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, de 1906 à 1909. Durant ce stage, il est aussi professeur d'électricité à l'Ecole Polytechnique.

Il consacre les années qui suivent à l'étude de l'hygiène publique; mais, en 1913, nous le retrouvons à l'Hôpital St-Vincent de Sherbrooke où il conduit le service de radiologie en même temps qu'il remplit les fonctions d'hygiéniste de la ville.

En 1915, son tempérament et ses convictions le poussent à s'enrôler et jusqu'à la fin de la guerre, il sera radiologiste à l'Hôpital Militaire Laval de St-Cloud, en France.

Le Docteur Pariseau n'était pas encore de retour au Canada que les autorités de l'Hôtel-Dieu de Montréal le sollicitaient de réorganiser et de diriger le Service d'Electro-radiologie. Durant vingt années près, de 1919 à 1938, il honora et porta loin le nom de cet hôpital. En outre d'une connaissance profonde de sa spécialité, Pariseau était un érudit, polyglotte, écrivain, naturaliste, physicien et chimiste. De telles qualités en faisaient un personnage dominant dans les sociétés et les congrès de radiologie.

Un des pionniers et des maîtres de l'électro-radiologie médicale, il reçut, à ces titres et à d'autres, beaucoup d'honneurs : *Service médical*; Officier de l'Instruction Publique de France; docteur ès-science *Honoris causa* de l'Université Laval; membre du *Royal College of Physicians and Surgeons*; *Fellow of the American College of Radiology*; vice-président de la *Radiological Society of North America*; membre de la *Société de radiologie médicale de France*; secrétaire et fondateur de la *Société d'électro-radiologie canadienne française*; membre honoraire de la *Canadian Association of Radiologists*; président de la *Société médicale de Montréal*; membre de la *McGill Physical Society*; membre de la *Montreal Physiological Society*; président de la *Société de Biologie*; premier président de *l'Acfas*; rapporteur sur la physiothérapie au Congrès des Médecins de Langue Française de l'Amérique du Nord en 1930; etc. . . .

Dans l'œuvre écrite du Docteur Pariseau, l'électro-radiologie occupe une place comparativement peu volumineuse. C'est que, par une forme de scrupule, un raffinement de sa conscience professionnelle, il craignait de donner l'impression de la réclame en publiant sur des sujets de sa profession. Toutefois, durant les dernières années de sa vie, il avait modifié son concept et il regrettait désormais de n'avoir diffusé davantage les trésors d'observations radio-cliniques qu'il avait entassés au cours de sa carrière. Au moment de sa retraite en 1938, nous avions esquissé un projet de travail en collaboration. Il s'agissait de recherches chimiques, physiques, biologiques et cliniques sur un procédé tout-à-fait inexploité pour l'opacification aux rayons X des cavités de l'organisme. La mise au point de la méthode promettait, croyions-nous, de grands progrès en physiologie et en médecine. Par malheur, les maladies de plus en plus sérieuses dont mon maître fut affligé ne lui permirent pas de donner suite à notre dessein commun. Dégagé de l'exténuante besogne

journalière du radiologiste d'hôpital et de toutes les obligations accessoires auxquelles entraînent les soucis de la clientèle et les activités universitaires, il rêvait de pousser ces expériences et bien d'autres depuis longtemps conçues. Comme il aurait aimé, dans la paix de son foyer qui lui tenait aussi lieu de laboratoire et de bibliothèque et où les instruments scientifiques prenaient autant de place que les livres et les objets d'art, finir sa vie dans des œuvres scientifiques de très longue haleine pour aider à l'avancement de la radiologie médicale. Il écrivit encore sur des sujets d'érudition, prépara quelques conférences, expérimenta sur les couleurs mais l'invalidité l'empêcha d'accomplir tout ce que son imagination créatrice lui proposait.

En analysant la longue bibliographie de Léo Pariseau, parue dans notre Journal en 1937, on se rend compte que si les travaux se rapportant à la médecine et à l'électroradiologie ne sont pas les plus nombreux, leur liste couvre quand même plus de trois pages imprimées, bien que ses innombrables communications et conférences devant les sociétés savantes de notre pays et de l'étranger n'entrent pas dans l'énumération.

Dans tout ceci, il importe de relever les travaux qui ont davantage répandu le nom du Dr. Pariseau hors de notre pays. Citons d'abord ses traductions de trois livres. C'est à lui en effet que fut confié le texte français de l'édition polyglotte dans *Annals of Roentology* sur *les mastoïdes* (Law, 1920), *La vésicule biliaire pathologique* (A. George, 1922) et *les troubles digestifs chez les nourrissons et les enfants* (Léon LeWald) 1923).

Je rappellerai aussi l'enthousiasme que Pariseau provoqua à la Société de Radiologie Médicale de France quand, en 1930, il exposa ses recherches sur la répartition des courants diathermiques. Jusqu'alors, la diathermie s'appliquait d'une façon empirique. Par de la gélose contenant du tétraiodo-mercure d'argent en quantité suffisante

pour teindre la masse en jaune serin et qui vire progressivement à l'orange puis au rouge entre 37° et 42° C, Pariseau a pu observer *de visu* comment se distribue l'échauffement et donner les bases rationnelles de l'application des électrodes. La méthode colorimétrique de Pariseau est une acquisition pour la science.

L'usage que Pariseau fit des rayons X et du radium, de 1906 jusqu'à sa retraite en 1938, tant pour le diagnostic et le traitement des maladies que pour ses expériences de laboratoire, lui causèrent de graves ennuis notamment la perte d'un œil et des ulcères chroniques de Roentgen aux mains. Quelques mois avant sa mort, il dut subir l'amputation de l'index gauche devenu néoplasique. Les métastases pulmonaires, auxquelles il succomba, ne dépendaient pas cependant des radiolésions digitales mais bien, d'un épithélioma du gros intestin opéré au cours de l'été 1939. La vérité exige cette précision; il n'en reste pas moins que la longue série des méfaits que les radiations lui infligèrent, mérite à Pariseau l'auréole des martyrs de la science.

Jusqu'au dernier jour, il demeura radiologiste. Quelques heures à peine avant d'expirer, il me demanda de le radiographier. Je reverrai toujours sa main décharnée me guidant pour le centrage de l'ampoule radiogène. Je me souviendrai aussi de la discussion du cliché. Suffoquant, cachectique, en partie aveuglé par l'ulcération de son bon œil, mais avec une lucidité étonnante, le Docteur Pariseau recourait une dernière fois au procédé médical dont il conservait la maîtrise afin de connaître l'étendue des ravages dont sa poitrine était le théâtre et se procurer le renseignement pronostique dont il avait besoin pour décider du moment où exprimer ses suprêmes adieux à sa femme et aux siens.

L'humanité perd avec Léo-E. Pariseau un type extraordinaire; la radiologie canadienne, son plus brillant chevalier.



L'EX-LIBRIS DE LÉO PARISEAU

« Jadis, je ne sais plus quelle corporation de chirurgiens avait un sceau où figurait une main dont l'index portait à son extrémité un oeil grand ouvert.

Certes, les chirurgiens d'aujourd'hui n'ont point démerité; mais parfois les malades ont l'incrustable physionomie du Sphinx. Si les chirurgiens n'appelaient alors certains spécialistes à leur secours, les positions respectives de l'oeil et du doigt pourraient bien être inversées !

Nos distingués confrères le savent et ils font de nombreux appels aux lumières des radiologistes et des autres aruspices du laboratoire. Il paraît qu'ils n'ont qu'à s'en féliciter.

En attendant le satisfecit qui consolera mes vieux jours, je me suis décerné... une image. Bien entendu, l'orgueilleuse devise qui la souligne s'applique aux seuls cas particuliers où j'y vois clair moi-même.

Ami des vieux livres, je ne pouvais pas ne pas donner une forme archaïque à mon ex-libris. Adonné au paradoxe et à l'antithèse, j'ai pris plaisir à confronter un chirurgien du moyen-âge avec notre moderne ampoule de Crookes. Ennemi de la pudibonderie, j'ai fait déshabiller la patiente. Respectueux des artistes, j'ai laissé le talentueux Jean Lébédoff développer à sa manière le thème que je lui assignais. »

(LÉO-E. PARISEAU)

RABELAESIUS MARIOPOLITANUS

By WILLIAM FRANCIS, M.D.

Librarian, Osler Library, McGill University.

From the Registres de l'Hôtel-Dieu de Lyon, 5 mars, 1534 : "Lesdits Seigneurs ont procédé à eslire ung medicin pour le service du grand hospital du pont du Rosne au lieu de maistre François Rabelays medicin" — not because he was dead, or disabled in the service of humanity and his hospital, like our lamented "Rabelais", but because he was prudently hiding from the formidable censor of those days and consequently "s'est absenté... sans congé prendre pour la deuxiesme fois." So valuable were his services that Lesdits Seigneurs had deliberated for two months before reluctantly replacing him. His reputation, then as it should be now, was "non celle d'un bouffon de génie, mais celle d'un érudit incomparable et d'un savant médecin." Agreeing with this judgment, my friend Léo Pariseau appreciated the nickname, but I could never interest him in our Rabelais collection.

The Osler Library had no more welcome visitor than Pariseau. We usually derived as much curious information from him as he did from our books, and such information was always pleasantly interlarded with jovial anecdotes. Silence was not a virtue for him, even in a reading room. Other readers, after giving him some nasty looks, would gather round and thoroughly enjoy an impromptu historical or bibliographic clinic. His entrance was apt to be boisterous, with a hearty salutation, half English, half French : "Have you anything by *Thomas d'Aquin* ?" — "Tomato can ? !", and it dawned on me, "If you French would be respectful enough to call him *Saint Thomas Aquinas*, I would know what you meant." And he was soon deep (and quiet) in the "Opuscula", 1490, including

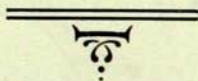
a *De motu cordis*, the nature of whose movements, before Harvey, was "known only to God", not even to the Doctor Angelicus.

What a teacher of the history of medicine and science he would have made ! Witness his writings in the *Journal*, his masterly repetition of the experiments of Galvani in celebration of the bicentenary, his historical exhibits at meetings, sometimes with a large printed "Guide" full of witty and instructive annotations in French and in English. English he could speak and write almost perfectly and always wittily. His chapter on "Medicine and biology during the French régime" is, I think, the best item in the composite "History of science in Canada", 1939. In his active days he was much appreciated by our McGill students and was an honorary member of our Osler Society (history and literature of medicine), a guest speaker at one of its annual banquets, and sometimes attended its monthly meetings. At a local meeting of the Medical Library Association he spoke most amusingly in Anglo-Irish in the character of "Mr. Dooley" visiting this library to find out what "Harry Stottle" had written about politics. The audience was very feminine and, to my relief, he only once overstepped the mark and then, as he had promised, "only by 2 millimetres."

His library is a truly important and remarkable one, and he showed great skill in collecting it. Nor was he a mere collector. He studied his books thoroughly, for he seemed to know their contents from cover to cover. Rich in old books, it is also an admirable working library with the requisite tools for the study of the history of science in general, while in his own subject, electricity, it can surely have few rivals. The possibility that the collection might have to be miserably dispersed for a fraction of its value was for years a worry to him. All honour to Les Amis de

la Bibliothèque Pariseau who relieved him of anxiety on this score by purchasing it for his own University to which he had always wanted it to go.

By nature a light-hearted pagan, Epicuri ex grege *leo*, he bore his long martyrdom with the courage, if not the *gravitas*, of a Stoic. And now, thanks to Les Amis, we can say (almost with Horace), Non omnis mortuus est; multaque pars eius — the more durable, not, alas, the more lovable part — vitabit Libitinam. He will survive in his library, now that his indomitable spirit has shed its well worn and nobly tattered binding.





LÉO PARISEAU
dans son laboratoire de l'hôpital militaire de Saint-Cloud,
en 1917.

LÉO PARISEAU ET LA FRANCE

par P. MASSON

On a, dans certains milieux, discuté les sentiments de Léo Pariseau pour la France et pour les Français. Certains de mes compatriotes ont été jusqu'à le considérer comme un ennemi de l'une et des autres.

Pariseau était Canadien avant tout. Mais, homme libre, intelligent et doué d'esprit critique, il jugeait le Canada et les Canadiens. Il proclamait et admirait leurs mérites et dénonçait en termes souvent énergiques leurs erreurs et leurs travers. Louanges et blâmes étaient les expressions extrêmes d'un seul et même profond sentiment: l'amour. Aucun Canadien ne s'y est trompé et ceux-là mêmes qui ont reçu de ses coups ne lui en gardent pas rancune.

Pour seconde patrie, il avait choisi la France. Imprégné de sa culture littéraire, philosophique et scientifique, il sentait, pensait, travaillait et parlait « français », à tel point que tous les Français de passage qui l'avaient approché le traitaient en compatriote estimé et aimé. Pendant mes séjours en France, tous me demandaient de ses nouvelles et déploraient de ne pas recevoir de réponses aux lettres qu'ils lui adressaient. Car, on peut le dire sans attenter à sa mémoire, si Léo Pariseau mérite de passer à la postérité comme érudit, comme chercheur, comme conférencier et comme polémiste, il a toujours dédaigné le genre épistolaire.

Pariseau était si profondément francisé qu'il jugeait la France, les choses et les hommes de France comme un Français de France. Ses admirations, ses louanges et ses critiques étaient celles d'un Français, toutes inspirées par l'amour de sa seconde patrie. Certains ont oublié les

louanges pour ne se souvenir que des critiques — Ils ne l'ont pas compris.

Des qualités éminentes de Léo Pariseau, il en est deux que personne ne lui contestera : le courage et la franchise. Je crois bien que jamais il n'a prononcé une parole qui ne fût conforme à ses idées et à ses sentiments quoi qu'il pût lui en coûter. Pourquoi ne pas lui laisser dire à lui-même ce qu'il pensait de la France ?

Je voudrais pouvoir transcrire *in extenso* l'allocution qu'il prononça lors d'un banquet offert en 1922 au professeur de Lapersonne, — à une époque où la France victorieuse était peu à peu abandonnée par ses alliés de la veille et où s'annonçaient déjà les catastrophes actuelles. Je me borne à en donner quelques passages.

« Puisqu'il m'incombe, ce soir, de remercier en vous les Maîtres qui ont dirigé mon adolescence et qui inspirent le rude effort de mes quarante ans ; puisqu'en vous, je dois rendre hommage à la France, l'Alma Mater de qui mes compatriotes apprennent à vivre et à survivre ; puisqu'il me faut évoquer le triste présent, ne serait-ce que pour en faire un repoussoir, je veux... parler sous la seule dictée du cœur. »

Et, plus loin :

« Cher Maître, ayant dignement représenté la France aux assises savantes qui viennent de finir,¹ vous avez sans doute songé à rentrer. Votre famille, vos malades, le pays tout entier vous réclament à grands cris. Si vous avez changé d'itinéraire et consenti à tracer sur votre carte un très long crochet, c'est, nous le savons, pour répondre aux instances pressantes de vos élèves canadiens. Mais c'est aussi, — j'aime à le penser, — pour vous réchauffer

¹ Un Congrès médical tenu à Washington.

l'âme avant de repasser les mers. Vous avez appris qu'en terre d'Amérique, par un paradoxe charmant, la chaleur vient du Nord. Vous ne pouviez pas ne pas venir..., les Français ont l'âme si frileuse ! »

Plus loin encore :

« En trois jours, vous aurez trop d'occasions de constater combien nous nous sommes américanisés, trop peu pour vous rendre compte jusqu'à quel point nous sommes restés Français. Oui vraiment, vous nous quittez avant que nous ayons pu vous réchauffer l'âme !

« Mais croyez-nous sur parole, cher Maître, jamais la France ne nous a été plus chère qu'en ces heures tragiques où il lui faut recommencer sa passion... Ah ! puisqu'elle doit rentrer au Jardin des Oliviers, dites-lui qu'à côté de la pierre où elle appuie son front las, un enfant se tient debout, trop faible pour l'aider, trop petit même pour être vu. Mais il sera fort un jour ; son avenir est grand comme ses origines ; il a pour devise « Je me souviens. »

Dites cela là-bas. Et répétez que les Canadiens-Français appartiennent tous à la « petite entente ». Ils savent que la presse mondiale est stipendiée et que toute nouvelle qui vient d'outre-mer doit être tenue pour suspecte. Ils se refusent à croire que la France soit le dernier obstacle à la concorde universelle. Ils éprouvent des sursauts de colère et des hoquets de dégoût en voyant qu'on la traîne de conférence en conférence et qu'on l'expose aux crachats de la pègre internationale qui préfère toujours Barabbas à Jésus... Cher Maître, je vous fais mes excuses. Il était bien inutile de vous ouvrir l'âme de ma race pour en laisser sortir des sanglots. »

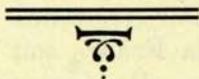
Et pour finir :

« La France, nous l'aimons » de toute notre âme de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos

forces. ». Nous lui donnons ce qui, aux termes du petit catéchisme, revient à Dieu même. Nous l'adorons, et Dieu n'en est pas jaloux ! »

De tels accents se passent de commentaires.

Ainsi pensait et parlait Léo Pariseau en 1922. Ainsi pensa et parla Léo Pariseau jusqu'à sa mort. Je m'en porte garant, moi qu'il honora pendant 16 ans de son amitié. Aucun Français n'a, plus que lui, souffert des malheurs de la France. Nul n'a été plus fier que ce grand Canadien de l'effort de guerre du Canada. Avant de mourir, il aura eu la consolation de constater que « l'enfant qui se tenait debout, trop faible pour l'aider » aux côtés de la France au jardin des Oliviers. a grandi, comme il l'avait souhaité, et qu'il est devenu assez fort pour l'arracher de sa croix.



LÉO PARISEAU ET SES LECTEURS

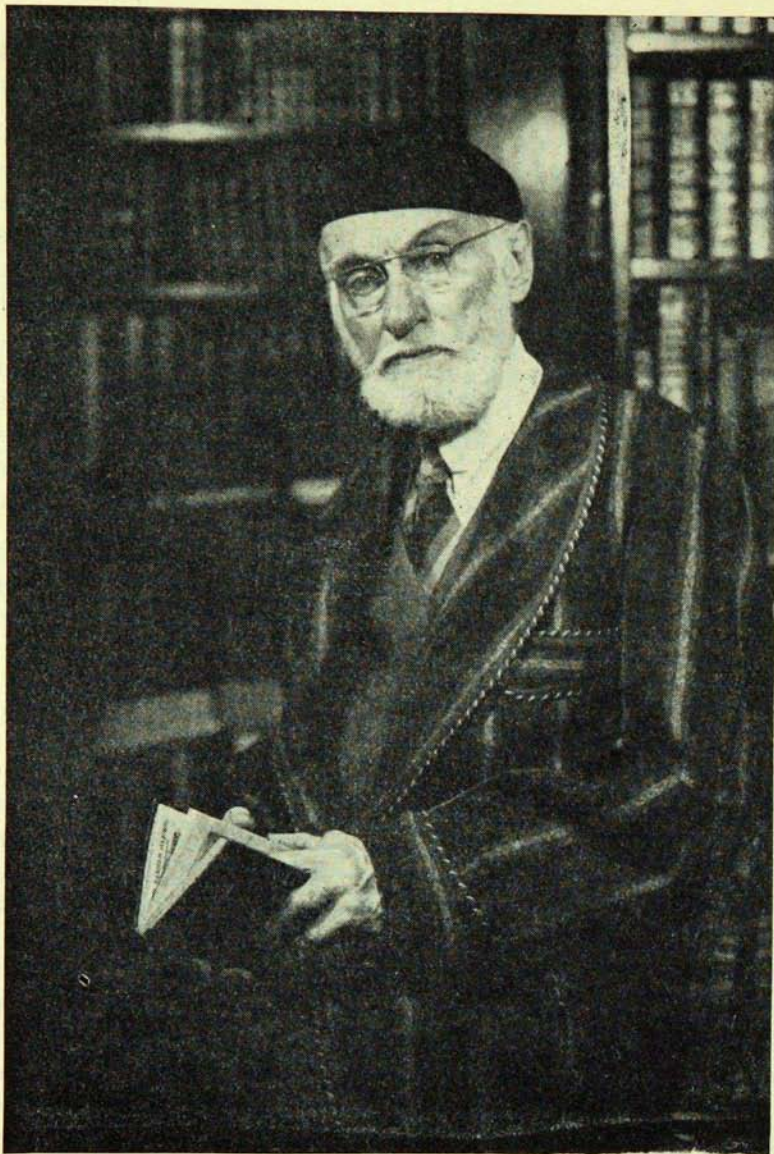
Note de la rédaction. — Nombreux furent les témoignages de sympathie que la direction du Journal de l'Hôtel-Dieu reçut à l'occasion de la mort du docteur Léo Pariseau. Certains lecteurs nous dirent en termes émus la peine qu'ils en éprouvaient; d'autres demandèrent aux successeurs de continuer le travail si bien commencé et de ne pas dévier de la ligne droite. Nous avons pensé qu'il n'eut pas déplu au maître disparu qu'une appréciation de son œuvre au Journal de l'Hôtel-Dieu fut donnée par un de ses fidèles lecteurs. L'heureux concours de circonstances, qui nous avait valu en décembre 1942 la publication d'une lettre d'un vieux médecin à son neveu, étudiant en médecine, se renouvelle.

La lettre de Lachenaie, que nous reproduisons avec la permission de l'auteur rend bien, croyons-nous, l'opinion de son public envers Léo Pariseau.

Lachenaie, 10 janvier 1944.

Mon cher Pascal,

Je n'ai pas manqué de remarquer le regard inquiet que tu me jetais, la semaine dernière pendant tes trop courtes vacances, quand tu me voyais, chaque soir dès l'arrivée du courrier, déplier mes bons amis, les journaux de Montréal. J'ai vu que tu me sentais alors nerveux; d'ailleurs, je l'admets, mes vieilles mains tremblaient plus que de raison, quand elles en tournaient les feuilles. Je te félicite de ton esprit d'observation et du tact que tu as montré en ne m'en parlant pas; tu avais bien raison de me trouver bouleversé, car la lecture des journaux m'apporte plus souvent des mauvaises que des bonnes nouvelles. J'appréhendais depuis des semaines l'annonce de l'exitus d'un homme que j'ai beaucoup admiré et dont je savais, depuis



(Photo Dupras-Colas)

LÉO PARISEAU

dans sa bibliothèque (dernière photographie de notre regretté collègue).

mon dernier voyage à Montréal, la maladie inexorablement fatale.

Je viens tout juste de le lire, ce 10 janvier 1944... Léo Pariseau est décédé. Je ne puis terminer cette journée sans te dire la vive émotion que je viens d'éprouver et sans te demander d'aller, à ma place, t'agenouiller auprès de sa tombe. Je ne me sens pas assez bien pour quitter la maison; mais j'ai cependant envers lui un devoir à remplir. Tu m'accuseras peut-être de sentimentalisme sénile, mais je me suis toujours à le lire cru l'ami personnel de Léo Pariseau et quand il s'adressait à l'ami lecteur, je me croyais spécialement visé. L'ami lecteur voudrait aujourd'hui rendre hommage à celui qui si souvent l'avait pris en confiance et te faire connaître combien cette confiance était réciproque et plaisait.

Ce que je te dirai de Pariseau est bien peu et bien mal, à côté de tout ce que je raconterais, si je le pouvais et si j'en savais la manière, d'aucuns le feront qui savent... Je t'ai souvent cité au cours de nos conversations le nom de Pariseau, mais je ne t'ai jamais appris quand et comment j'en vins à le connaître et à l'admirer; ce qui n'est pas venu tout de suite, ni tout seul.

Notre première rencontre, qui fut professionnelle, date des environs de 1920 et me laissa un peu troublé; elle fut plutôt tiède. Il me reçut dans son cabinet radiologique et réussit dès l'abord à m'impressionner fortement. Il se montra plein de verve, l'esprit aux aguets, le regard vif et la barbe d'attaque; il m'effraya un peu et je me tins sur la réserve, solennel parce qu'intimidé. Ses gestes et ses paroles venaient d'un tel naturel cependant qu'on les sentait immédiatement sincères.

La lecture des films qu'il prit de ma patiente me fut une révélation et le problème diagnostique que j'avais cru

insoluble me fut résolu par Pariseau d'une manière telle et avec une si rayonnante clarté que je me promis de recourir souvent à ses lumières, ce que je fis par la suite, comme tu le sais, pour mon profit personnel et celui plus grand encore de mes malades.

Si je n'avais eu que le seul contact professionnel, je n'aurais connu de Pariseau que le radiologiste, aperçu magnifique, mais incomplet. Je dois à mon amour des vieux livres, partagé à l'extrême par celui qui vient de nous quitter, d'avoir pu mieux le comprendre.

C'est au Congrès de 1926 de l'Association des Médecins de Langue Française de l'Amérique du Nord, où il exposait des œuvres des Maîtres de l'Anatomie, de la Physiologie, de la Chirurgie et de la Pharmacie que nous avons réellement causé pour la première fois. Penchés tous deux sur ses vieux bouquins, nous avons longuement devisé et épilogué; je m'y suis même dégourdi et j'ai maintenu mes opinions. Si la discussion fut ardente, elle n'en resta pas moins amicale. Nous nous quittâmes meilleurs, parce que nous avons vécu des heures dans le commerce des Anciens.

L'accord entre nous fut complet, quand nous retrouvâmes la parole de Léon XIII : « La première loi de l'Histoire, c'est de ne pas mentir; la seconde de ne pas craindre de dire la vérité ». Tout Pariseau se reconnaît à cette discipline historique et c'est dans le Journal de l'Hôtel-Dieu que cette politique de franchise, de désintéressement et d'honnêteté trouva à s'exprimer.

C'est depuis 1932, depuis la fondation de son Journal que j'ai le mieux compris, le mieux aimé Léo Pariseau. Nous nous rencontrâmes en mars 1932 à la librairie Ducharme. Dès qu'il m'aperçut, il sortit de sa poche un exemplaire du Journal de l'Hôtel-Dieu et le brandit avec un geste de triomphe en me criant : Qu'en pensez-vous ?

Comment le trouvez-vous, mon nouveau né ? ... Je lui dis que j'avais avec joie reçu peu auparavant l'exemplaire qui m'était destiné et qu'il m'avait fort intéressé.

Je ne savais pas jusqu'alors quel avait été le rôle de Pariseau dans cette fondation; il me l'apprit ce jour-là et me confia que ses trois collègues : Oscar Mercier, Ernest Frud'homme et Ernest Trottier lui avaient apporté une aide de tout premier ordre.

Si la partie rédaction était importante et sa mise en marche essentielle, il n'en fallut pas moins consacrer des heures précieuses à la partie administrative, non moins importante, non moins essentielle. Ce qui ne plaisait pas à l'un ne rebutait pas heureusement ses associés. Ce fut du beau travail d'équipe. Les manœuvres préparatoires demandèrent des mois, exigèrent des démarches pas toujours agréables, réclamèrent des formalités peu familières à la gent médicale et consumèrent des heures innombrables en conciliabules.

On faisait de la fondation du Journal une petite conjuration et n'étaient du secret que ceux dont on attendait un article. Pourquoi tant de silence autour d'une naissance prochaine ? C'est que l'on craignait que trop de bruit, qu'une réclame avant terme ne puissent nuire à une heureuse gestation. La tactique s'avéra efficace et l'enfant naquit viable.

Il a grandi depuis ... Onze ans ... Onze volumes reliés ornent ma bibliothèque.

C'est à la lecture des diverses livraisons du Journal de l'Hôtel-Dieu que j'ai vraiment connu, estimé et admiré Léo Pariseau. Il aimait ses lecteurs, se confiaient à eux et leur demandaient candidement indulgence pour certains retards de parution ... tant et si bien que les lecteurs au-

raient eu mauvaise grâce à ne pas lui rendre une mutuelle reconnaissance.

Comme je te l'écrivais au début, j'en étais venu à m'imaginer que c'était moi, l'ami lecteur à qui il s'adressait et à qui il disait : « ne suis qu'un pauvre intellectuel qui a beaucoup lu, assez bien retenu et quelque peu médité ».

Il s'est montré sous tant d'aspects dans ses écrits que je n'arriverai jamais à te les faire tous connaître. Son nom paraissait souvent, parfois tout seul, aux Sommaires du Journal, mais aucun de ses articles n'était indifférent. Certains étaient même très amusants. Vois un peu en quels termes il donne à la fin de la première année un résumé analytique des publications :

« Aux deux mille initiés du Journal,

Au mois de février dernier, vous étiez conviés par l'Hôtel-Dieu à un dîner de famille, où certain cuisinier de lettres devait vous servir des mets rares importés du Passé. En avril, vous trouviez dans votre serviette une carte portant le menu suivant :

Iroquois rôti

Lait d'Huronne - d'Anesse - et de Chèvre
Pieds de Porc - Mufle d'Orignal - Patte d'Ours
Queue de Castor - Cuisses de Ouaouaron
Anguille, Sauce autogène - Perdrix aux choux
Bière d'épinette - Sirop d'érable.

Or voici fin décembre et le Castor, l'Ours, l'Ouaouaron, l'Anguille et la Perdrix n'ont pas encore paru sur la table; pour mettre un comble au scandale on n'a versé à boire, jusqu'ici, que du lait. J'affirme qu'il n'y a pas de ma faute et vous prie de constater qu'une bande de ménestrels a envahi la salle, s'évertuant à interrompre sans cesse pour discuter « de omni re scibili ».

Le Sieur Baril vous a beaucoup parlé de ses prouesses dans la recherche du sucre, mais il n'en a pas fourni un seul morceau

pour votre café. Le sieur Prud'homme s'est offert à raccourcir votre tube digestif, mais il n'a pas essayé de le remplir. M. Marchildon s'est fait fort de vous transfuser sans danger du sang non coagulé, mais le moindre bout de boudin eut mieux fait votre affaire. MM. Trottier et Roux ont voulu vous effrayer en parlant d'appendicite et d'occlusion intestinale. Monsieur Pépin, avec ses préceptes de diététique, n'a réussi en définitive qu'à troubler votre digestion. Quant à Mercier, je doute fort que les rognons qu'il a fait sauter à votre intention vous aient plu, encore que vous soyez maintenant initiés aux plaisirs de l'anthropophagie. D'autres dont je tairai les noms, ont tenu des propos de salle d'autopsie au lieu de conter des histoires de salles de garde ».

Cet humour n'a jamais quitté Pariseau, même au plus fort de ses maladies. A l'occasion d'une trépanation mastoïdienne, subie en 1922, il compose une pièce de vers libres, parue dans le numéro de septembre 1936 et que je devrais te reproduire tout au long, tant elle est amusante. En voici les premiers quatrains :

« Lettre de Cléophas Ladouceur à son frère Gordien.

Cher vieux,

I sont v'nus trois vlimeux
Qui s'disaient spécialisses...
Quien n'a pas plus forts qu'eux
Pour vous fair' des malisses.

Le premier, i n'a point grand poil dans la figure;
On dirait un curé qu'a désarté sa cure;
Il a la voix ben douce et l'air ben bon garçon,
Mé je te dis : fie-toé pas à sa belle façon.

I s'nomme Albert Lasall', l'est plein d'occupation.
Du matin jusqu'au souer i brûle, i coupe, i blesse !
Faudrait ben qu'on-z-i donne in titre de noblesse
Pour tout ça. Par exemp' : La Salle d'Opération »...

Et cela continue dans le même esprit. Il fallait tout de même une dose formidable de courage pour être capable de surmonter ses souffrances et trouver dans les jeux de l'esprit un dérivatif aux taquineries de la maladie.

Les miettes gastronomiques et médicales de l'histoire du Canada sont farcies de mots d'esprit, d'allusions égayantes et de gauloiseries légèrement épicées; tu devrais lire les notes sur l'ours par un ours canadien, les dissertations sur l'anguille; elles sont piquantes d'intérêt, bien que traitées sur le plan scientifique.

Si l'ensemble de l'œuvre littéraire de Pariseau est d'allure vive et enjouée, sans cesser d'être d'une grande profondeur, il est une circonstance cependant, où l'esprit frondeur, où la force de résistance trouva sa pierre d'achoppement. Cette fois, la blessure n'était pas physique. Lutteur sans peur et sans reproche, il avait attaqué les irréguliers, les charlatans et il avait vaincu; mais bien que vainqueur, il ne put triompher. D'où ses « Pensées tristes », où Victor Hugo lui souffle :

« J'ai fait ce que j'ai pu; j'ai servi, j'ai veillé,
Mais j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine,
Je me suis étonné d'être un objet de haine,
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé ».

et il ajoute sur un ton lyrique :

« Pour moi, je ne m'étonnerai jamais d'être un objet de haine, ayant souvent porté de bien rudes coups. Je m'étonne seulement qu'on fasse tant état de ma combativité et si peu de cas de ma clairvoyance, de mon désintéressement.

... Hélas ! ma plume, mon amie — Non plus que moi tu ne connaîtras le repos au cours de cette année sainte qui commémore une noble révolte. Résigne-toi à n'être que rarement le pinceau de l'artiste, prépare-toi à devenir souvent l'épée du com-

battant. Un jour, je pourrai « prendre congé de la compagnie »
— Oui, un jour, peut-être. »

La dignité et l'honnêteté professionnelles furent les qualités maîtresses que l'on retrouve à l'origine de tous les écrits de Pariseau, qui traitent des intérêts de la profession médicale. J'aimerais t'en reproduire certains extraits, mais l'heure avance et je me sens un peu fatigué.

J'ose croire, mon cher Pascal, que cette analyse de l'œuvre de Pariseau, vue à travers le Journal de l'Hôtel-Dieu, sera suffisante pour te faire comprendre mon admiration pour cet homme d'esprit.

Tu comprends maintenant pourquoi je paraissais sourd à tes interrogations, quand tu me trouvais plongé dans la lecture du Journal de l'Hôtel-Dieu. Elle était toujours passionnante, quand la signature de Pariseau ou du Docteur Léopard se trouvait au haut ou à la fin d'un article.

Je ne me souviens pas de m'être jamais ennuyé à le lire; je crains fort cependant que tu n'en puisses dire autant de ton vieil oncle dont le style s'alourdit avec l'âge et dont la prose si elle devient sentimentale, n'en reste pas moins profondément sincère. Tu ne peux d'ailleurs t'attendre à rien d'autre de la part d'un praticien de la vieille école.

J. PRIME.

Pour copie conforme,
Edouard Desjardins.



SOUVENIRS SUR LÉO PARISEAU

par ULYSSE FORGET ¹

Y a-t-il un médecin qui ne connaissait pas le docteur Léo Pariseau ? Ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'être dans son entourage immédiat, l'ont entendu au cours des nombreuses conférences qu'il a données. D'autres l'ont rencontré aux différents congrès où l'on pouvait admirer sa belle collection de vieux auteurs. Enfin, nous l'avons tous aimé pour ses écrits clairs, fortement documentés et pleins de verve. Dans notre temps, s'il y avait une soirée scientifique d'annoncée, où le nom du docteur Pariseau figurait, c'était commun de se faire dire : « Allons-y, Pariseau est au programme ».

Je ne veux pas et ne peux pas ici faire son éloge. D'autres amis plus autorisés se chargeront de le faire. Le but de cet article est simplement de montrer le côté humain de ce grand homme, dans deux circonstances différentes.

A la fin de mars 1926, il y avait à l'Hôtel-Dieu un malade souffrant de pleurésie séreuse. Pariseau crut bon de se payer la tête de ses confrères, en leur faisant « courir le poisson d'avril. » Il donne rendez-vous à tous les médecins à ses laboratoires, « pour discuter un cas extraordinaire. » Le pauvre malade ne se doutait de rien. On avait installé en arrière de lui, tout un système de cordes attachées à un petit poisson de plomb. Une fois que les grands maîtres furent installés dans l'obscurité de la chambre du fluoroscope, le problème fut posé. On se trouvait en présence d'un malade qui avait un poisson nageant dans sa plèvre. Les aides du docteur tirant chacun sa

¹ Le docteur Ulysse Forget est de Warren, R. I.

ficelle, donnaient à la scène un semblant de réalité. Et puis ce fut le traditionnel « Poisson d'avril ! » Tous ont reconnu bien vite l'humour de Pariseau.

L'autre souvenir est plus qu'humain, puisqu'il nous faudra tous mourir. C'est la lettre que j'ai reçue de lui, m'annonçant sa mort prochaine. Imaginez toute l'émotion que j'ai eue en lisant cette lettre, moi qui ne savais pas qu'il était malade.

Au cours de mes lectures, je m'étais intéressé à la question du « Mal de la Baie St-Paul. » Je voulais avoir plus de renseignements. N'étant ni dermatologiste ni historien, je m'adressai au docteur Pariseau. Quant à moi, s'il y avait de la syphilis dans le « Mal de la Baie, » il y avait aussi d'autres maladies. Les médecins du temps qui ont décrit la maladie, lui donnèrent un caractère plutôt aigu. La syphilis ne prend pas habituellement caractère. Je disais que la maladie de Vincent et l'impétigo qui sont deux maladies aiguës, pourraient bien cadrer avec le « Mal de la Baie ». Enfin, puisque l'on traitait ces maladies avec le mercure à fortes doses, les cas d'idiosyncrasie et d'intoxication avaient dû être fréquents. Puis, si l'on admettait le « Mal de la Baie » comme étant de la syphilis, étant donné le grand nombre de personnes affectées dans le temps, nous serions presque tous des hérédo-syphilitiques. Le problème était passionnant, mais au lieu de la solution, j'ai reçu la lettre suivante :

Outremont, le 20 nov. 1943.

M. le Dr Forget,
600 Main Street,
Warren, Rhode Island.

« Cher confrère,

« Quand votre lettre du 5 juillet m'est arrivée j'étais
« trop faible pour y répondre. Depuis lors j'ai eu de légères
« rémissions de mon mal et j'aurais dû profiter de l'une

« d'elles. Il est trop tard, maintenant, car j'ai reçu un
« coup de massue le 10 octobre. Hémorragie pulmonaire,
« crise de suffocation. Les examens radiologiques et micros-
« copiques ont révélé la présence d'un *cancer du poumon*.

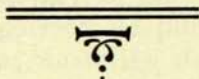
« Tous les jours mes forces m'abandonnent, tous les
« jours mes souffrances augmentent. J'ai reçu l'Extrême
« Onction hier et c'est un adieu suprême que je vous envoie
« au lieu de l'agréable discussion que vous attendiez.
« D'autres devront se pencher sur le problème que leur
« présente « le mal de la Baie ».

« Nous nous retrouverons dans un monde meilleur ! »

LÉO-E. PARISEAU, M.D.

Cette lettre, où chaque mot fut écrit d'une main ferme,
fut aussi pour moi « un terrible coup de massue ».

Je ne crois pas que le Dr Pariseau s'objecterait à la
voir publier. Je me suis dit : « Quelle grandeur d'âme
dans ses souffrances ! Quelle Foi en face de la mort ! »
Je ne connais personne, capable de dire autant de choses,
plus simplement et en si peu de mots. Je garde cette lettre
comme un bijou, avec mes papiers les plus précieux.



LÉO PARISEAU ET L'ACFAS¹

par JACQUES ROUSSEAU

Essayez de broser un tableau de la science canadienne-française il y a vingt ou vingt-cinq ans ! Dites-moi après cela si vous n'avez pas l'impression d'être perdu dans le désert de la préhistoire. A quelques exceptions près, les professeurs de sciences répètent péniblement à leurs élèves le texte d'un manuel désuet; et pourtant on les croit des Maîtres. Au nom de la culture générale, des éducateurs improvisés, ayant peu fréquenté Thomas d'Aquin, Albert le Grand et les humanistes, évitaient d'ouvrir aux élèves des fenêtres sur le monde extérieur. Des professeurs de philosophie, — consacrés automatiquement philosophes à la seule lecture du manuel de Lortie, — discutaient du mécanisme de l'évolution organique sans avoir la moindre idée de l'organisation de la cellule. Pour finir rappelons que la production scientifique canadienne-française des dernières années tenait presque en quelques cahiers brouillons.

C'est dans cette atmosphère que débuta l'ACFAS le 15 mai 1923. Elle ne fut pas dès l'origine un organisme puissant. Son champ d'action se limitait à Montréal, et c'est en 1929 seulement que s'affilia la première société de l'extérieur, la Société de mathématiques de Québec.

L'ACFAS était une fédération de sociétés, — dont certaines créées de toutes pièces pour la circonstance, — réunies à l'invitation de la Société de biologie de Montréal, surgie elle-même l'année précédente, grâce en partie à

¹ Dans les *Annales de l'ACFAS* (Vol. 3, 1, pp. 127-132. 1937) on trouvera une esquisse biographique et bibliographique du disparu, et dans le périodique *Regards* deux portraits: LORTIE, Léon, — Le docteur Léo Pariseau, chercheur et défenseur de la vérité, *Regards*, 3: 391-397. 1942. — ROUSSEAU, Jacques, — Léo Pariseau, pionnier scientifique canadien-français. *Regards*, 3: 346-352. 1942.

l'action de Louis-Janvier Dalbis. Etranger à la recherche scientifique, Dalbis n'était pas un savant, mais un brillant causeur, un aimable conférencier et un grand animateur. La Société de biologie comptait Léo Pariseau parmi les ouvriers de la première heure. Ce fut lui qui, le 29 novembre 1923, proposa à la Société de Biologie de prendre l'initiative de grouper nos sociétés savantes en une association pour l'avancement des sciences. Il joua un rôle déterminant dans l'organisation de l'ACFAS dont il fut le premier président, élu le 12 janvier 1924.

L'Association était née dans l'enthousiasme, mais pour s'assurer de l'éclat, il lui aurait fallu faire trop large part au snobisme et devenir une chapelle d'encensement mutuel.

Pariseau, secondé par ses plus fidèles amis, avait trop le vrai culte de la science pour glisser dans cette voie et sacrifier un principe. Le gain, les avantages, les amis trop opportunistes devaient céder le pas. Pariseau stigmatisait les accroc à la déontologie; comme si la tolérance n'est pas la solution la plus paisible. Pourquoi se mettre les gens importants à dos ? Les charlatans, à tous les degrés de l'échelle sociale jouissent généralement d'une excellente réputation. Il réclamait la réforme de l'enseignement; le statu quo est tellement plus simple ! Il pestait contre l'incompétence; quand pourtant elle réussissait si bien à certains. Il ignorait l'aquatrepatisme quand la seule liberté laissée à l'intellectuel chez-nous était d'encenser de la main droite ou d'encenser de la main gauche. Pariseau dérangeait nos pontifes. La chasse aux charlatans, la réforme de l'enseignement des sciences furent toujours ses principaux chevaux de bataille.

Ils méconnaissent étrangement Pariseau ceux qui prétendent qu'il se battait pour l'odeur de la poudre ou peut-être veulent-ils excuser leur absence de la scène quand la défense d'une cause ne leur rapporte rien personnellement.

Ayant vécu dans son intimité de nombreuses années et jusqu'à ses derniers moments, je sais qu'il aimait profondément la paix, l'isolement du laboratoire et de la bibliothèque, mais si l'on portait atteinte à l'étiquette professionnelle ou à l'un de ses principes chers, d'un bond il est sur le terrain et croise durement le fer et toujours avec le même désintéressement.

Ce n'est pas en vain qu'il a mené avec quelques amis ces luttes que j'ai suivies de près. Elles ont amené des réformes si soudaines, si rapides que certains articles parus dans nos journaux en 1924 et 1930 sembleraient aujourd'hui de parfaits anachronismes. Même contre les moulins à vent on ne se bat pas en vain. Quand la voile de leurs bras pantelants est crevée, le souffle passe et la meule se tait.

Ce sont ces combats qui ont imposé chez nous le respect de la science et à cause de cela peu d'hommes auront autant contribué au progrès intellectuel du Canada français. Qu'importe qu'il ne soit pas couvert de doctorats honorifiques. Il n'a jamais brigué les honneurs et il ne les a pas eus, il lui suffisait de vivre son idéal.

C'est même pour cela que l'ACFAS, condamnée un an après sa naissance, a pu survivre aux abandons. Alors qu'atteinte d'anémie tous la délaissaient, la foi sincère que Léo Pariseau avait en elle amena des disciples à insuffler une vigueur nouvelle à l'ACFAS, qui non seulement survécut, mais s'implanta au point de devenir indispensable à notre vie scientifique.

Depuis le début de l'Association, Léo Pariseau a toujours fait partie de son conseil d'administration, dont il suivit ponctuellement et activement les séances jusqu'à ce que la maladie vint le terrasser.

Peu de conférenciers ont eu chez nous à un tel point le don de faire vibrer son auditoire. Maître de ses effets,

parce qu'il sent intensément ce qu'il dit, passant avec virtuosité du rire à l'émotion, comme son vieil ami Rabelais, il sait animer un sujet d'une façon palpitante. Une parole claire, un style sans contrainte et un débit nuancé au service d'un esprit tel que le sien rendent ses conférences attachantes comme un beau drame ou l'acteur s'identifie à l'action. Expérimentateur inégalé, sous sa conduite les plus belles découvertes venaient d'elles-mêmes se reconstituer, séduisantes et simples, devant l'assistance. Très malade, il rédigeait une dernière conférence pour le quatrième centenaire de Copernic, quand il dut abandonner son texte, que l'ami Lortie compléta et présenta au public quelques jours plus tard.

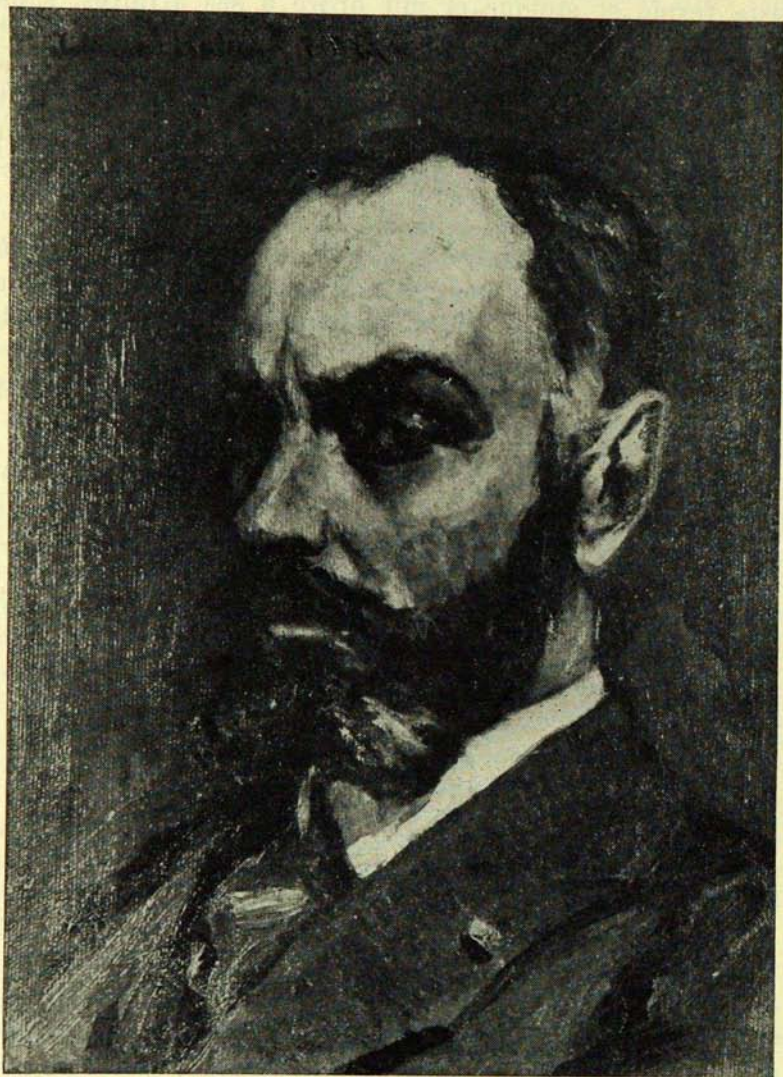
L'histoire des sciences occupait une large place dans ses préoccupations. N'avançant rien qu'il ne put prouver, il accompagna fréquemment ses conférences d'expositions de livres anciens tirés de sa précieuse bibliothèque, merveilleux instrument de travail transporté maintenant à l'Université de Montréal. Il est malheureux qu'un tel homme n'ait pu devenir professeur d'histoire des sciences à l'Université. En 1933, l'ACFAS avait même décidé de subventionner une telle chaire, mais le projet fut abandonné devant certaines oppositions.

A tous les congrès annuels de l'ACFAS, sauf une couple auxquels la maladie l'empêcha d'assister, Léo Pariseau présentait des communications des plus vivantes sur les sujets les plus variés. Sa vaste érudition, sa curiosité aiguisée, son sens de l'observation, sa personnalité comptèrent pour beaucoup dans le succès des assises. Il devait prendre part au dernier congrès, à Sherbrooke, en octobre. Le matin du départ, une hémorragie le cloua chez lui. Le surlendemain, il m'annonçait qu'il lui fallait « boucler définitivement ses malles » pour un départ prochain. Profondément croyant, ayant toujours vu les réalités en face, il

resta ferme et stoïque et mit ordre à ses affaires, sans cesser de s'intéresser à tous les mouvements qu'il avait aimés, toujours préoccupé de l'avenir de l'ACFAS. Ami de la perfection, il ne voulut rien conserver de ce qu'il croyait trop informe et détruisit quantité de notes accumulées au cours d'années de labeur dans son laboratoire et sa bibliothèque.

Aussi, pour commémorer son souvenir et rappeler le rôle qu'il a joué chez nous, l'ACFAS vient-elle de décider la frappe d'une médaille à l'effigie de son premier président, destinée à récompenser les travailleurs qui ont le plus contribué par leurs recherches scientifiques à l'avancement des sciences au Canada français.





Portrait de Léo Pariseau par Adrien Hébert.

LÉO PARISEAU ÉCRIVAIN

par PAUL DUMAS

Nous n'entendrons plus la voix de Léo Pariseau...

C'était un causeur éblouissant. Dans la conversation, dont il faisait presque tous les frais, nous ne nous lassions jamais de l'écouter. Les longs entretiens que nous avons eus avec lui nous ont toujours semblé trop courts. Ils se terminaient toujours à une heure tardive tant était captivant le charme de ses propos. Pendant les quinze années que nous l'avons connu, il nous a souvent honoré de ses confidences et de ses conseils. Les heures que nous avons passées avec lui, à l'Hôtel-Dieu ou dans l'atmosphère recueillie de sa bibliothèque, où les vieilles reliures jetaient des reflets diffus pareils à ceux d'un or ancien, nous ont laissé le souvenir d'une expérience humaine d'une qualité rare et dont nous sortions toujours le coeur et l'esprit enrichis.

Il y avait quelque chose d'électrisant dans la personne de Léo Pariseau. Professeur de grande classe — dont, par une triste ironie du sort, notre université a su si peu profiter — il savait communiquer son savoir sans recourir aux procédés pédagogiques fastidieux ni déroger en rien à l'alacrité de son humeur ou au ton spontané de sa causerie. Telle leçon qu'il nous donna naguère sur l'électrolyse, et au cours de laquelle il avait comparé la pile à une salle de bal où les ions-danseurs s'attroupaient autour du buffet tandis que les électrons-danseuses se dirigeaient vers une grande glace pour y mirer leur beauté et leur atours, nous a mieux fait comprendre ce phénomène fondamental de la physique de l'électricité que les exposés les plus pompeusement didactiques.

De même savait-il nous faire partager ses curiosités et ses enthousiasmes. C'était au fond un passionné qui avait la passion de la vie et de la connaissance. L'homme était tout d'une pièce. L'on n'eut pu dissocier en lui le savant du lettré ou l'érudit du bon vivant. C'était dans toute l'acceptation du terme un humaniste pour qui aucune manifestation humaine n'était étrangère. L'homme de science confiné dans son laboratoire perd souvent de vue l'homme tout court. Le médecin par contre, constamment penché sur ses semblables, pratique un art qui repose sur des sciences et, s'il demeure soumis aux disciplines que celle-ci lui imposent, il sait tenir compte aussi des réalités vivantes et protéiformes que son art lui découvre tous les jours.

Radiologiste, physicien, hygiéniste, soldat, historien, gastronome, bibliophile, etc., Léo Pariseau avait su donner le maximum de plénitude aux expériences successives ou parallèles auxquelles il avait appliqué son esprit curieux et chercheur, tout le long de sa fructueuse carrière. Doué d'un grand coeur et d'un tempérament chevaleresque, il se dévouait entièrement à tout ce qu'il entreprenait et il poussait à un très haut degré le sens de la justice et le souci de la vérité. C'est pourquoi son commerce était si fascinant. Il n'était pas avare de sa vaste culture et il savait la prodiguer généreusement à ceux qui l'approchaient. Sa conversation était un vrai régal. Emaillée de précisions historiques ou scientifiques qu'il aimait vérifier devant nous en mettant sous nos yeux quelque vieux texte tiré de sa bibliothèque, formulée dans une langue limpide et nuancée, elle nous révélait une intelligence d'une lucidité peu commune et elle gardait toujours une saveur profondément humaine. Jamais elle ne prenait une allure doctorale. Léo Pariseau éprouvait une horreur instinctive pour les faux pontifes et la vacuité solennelle de certains bonzes. Il avait conservé l'intransigeance impitoyable de la jeu-

nesse et il trouvait des épithètes mordantes pour fustiger les incompetents en place et les medecins marrons ou pour denoncer les injustices dont il etait temoin. Il possedait cependant le sens de la mesure et de la hierarchie des valeurs et il n'etait jamais dupe des apparences et des titres, si officiels fussent-ils. Il avait songe ecrire un jour l'histoire de la sottise au Canada francais afin de mettre en garde la jeunesse de son pays contre les inconsquences et les naivetes dans lesquelles notre chauvinisme et nos prejuges de provinciaux nous ont entraines trop souvent dans le passe. Grondante dans l'invective ou le requisitoire, la voix de Léo Pariseau trouvait des inflexions plus caressantes et des modulations plus nuancees des qu'il parlait des sujets qui lui etaient chers : la France, — sa patrie spirituelle a laquelle il avait donne quatre annees de sa jeunesse, — l'avenir intellectuel de ses compatriotes, l'histoire de son pays ou de son art, les livres, les idees, les hommes — la vie ! Nature primesautiere et alerte, il avait le rire aussi sonore que son maitre Rabelais avec lequel il croyait que « le rire est le propre de l'homme ». Il se rappelait la boutade d'Alphonse Allais : « la parole est d'argent, le silence est d'or, la blague est de platine » et rien ne le rejouissait comme une bonne histoire assaisonnee du plus pur sel gaulois. Spirituel sans jamais etre trivial, il arborait la franche gaiete et la joie de vivre d'un homme du moyen age.

Son erudition, sa verve, sa sincerite imprimaient a ses propos un incomparable pouvoir de persuasion et de seduction. Telles de ses improvisations, veritables gloses sur quelque point d'histoire ou de science, auraient merite d'etre recueillies et auraient pu faire l'objet d'une publication brillante.

La voix de Léo Pariseau s'est eteinte... Nous qui l'avons connu nous pouvons deplorer la perte infligee a la culture du Canada tout entier par le depart de cette « teste

bien faite » et si richement ornée de tous les agréments du savoir. En d'autres pays, l'humanisme fleurit tout naturellement à la faveur des raffinements d'une civilisation séculaire; chez nous, il constitue malheureusement une plante exotique qui ne s'est pas encore adaptée aux rigueurs de notre climat spirituel. Aussi, la disparition d'un homme tel que Léo Pariseau laisse-t-elle dans nos rangs un vide qui n'est pas près d'être comblé.

* * *

.. Léo Pariseau n'est plus, mais ses écrits nous restent. Nous y retrouvons le ton et l'accent vibrants de son verbe et nous y admirons les aspects très divers de son étonnante personnalité. Sans doute, devons-nous regretter qu'il n'ait pas donné suite à tels projets et qu'il nous laisse, de son aveu même, une oeuvre inachevée. Il n'importe. Ses écrits forment un bagage imposant et honorent un auteur qui dut consacrer la plus grande part de son activité à une profession exigeante, en plus d'être talonné presque constamment par la maladie. Nous nous proposons d'éditer bientôt en volume ceux que nous considérons comme les plus durables de ses ouvrages. Publiés dans des revues spécialisées ou pour le seul bénéfice de la profession médicale, ils méritent, croyons-nous, d'avoir accès à une plus vaste audience. Ils traitent des sujets les plus divers: problèmes de physique et d'électro-radiologie, questions d'éducation ou d'intérêt professionnel, histoire de la médecine, des moeurs ou de la gastronomie, bibliophilie, etc. L'on y relève même quelques poèmes d'une tournure très savoureuse. A l'occasion des congrès médicaux, Léo Pariseau avait l'habitude de tirer de sa bibliothèque les livres qui avaient fait époque dans l'évolution et le développement de la médecine ou de certaines de ses spécialités, pour les soumettre à l'admiration de ses confrères. Il accompagnait toujours ces expositions d'un catalogue rehaussé

de commentaires très pertinents et qui à lui seul constitue une véritable monographie. Les catalogues qu'il rédigea ainsi pour ses expositions de livres traitant du scorbut, de l'histoire de l'électricité médicale, de l'histoire médicale du castor, des grandes étapes de la médecine, etc., ont suscité l'intérêt des spécialistes de l'Amérique et de l'étranger. et certains d'entre eux demeurent des documents indispensables à qui veut étudier l'histoire de la médecine au Canada.

A côté de ces travaux d'érudition historique, il conviendrait de citer les pages non moins remarquables qu'a publiées Léo Pariseau sur les pionniers de la micrographie, sur Michel Sarrazin, sur les origines de la trépanation mastoïdienne et sur l'histoire ancienne de la transfusion du sang.

Même lorsqu'il s'agit de discuter d'un point controversé d'exégèse historique, l'auteur ne se départit jamais de son style enjoué et pétillant d'esprit. Sa phrase, bien que nourrie de substance, n'est jamais lourde et possède toujours une grâce et une clarté très françaises. Il n'est pas facile de maîtriser une langue aussi déliée et aussi pleine de subtilités que le doux parler de France, dans un petit pays envahi comme le nôtre par la radio, la publicité et les journaux anglais ou américains. L'on se rend très bien compte de cette difficulté en lisant, par exemple les manchettes ou les reportages de certains de nos quotidiens. Léo Pariseau était pleinement conscient de ce danger et s'il se faisait un point d'honneur de n'affirmer rien qu'il n'eût contrôlé dans les textes, de même il mettait un scrupule égal à recourir aux dictionnaires pour étayer la précision de son vocabulaire. En dépit de ces précautions, son style n'est jamais sec et ne perd rien de son agilité ni de sa verve. Là où il se déploie peut-être avec le plus de bonheur, c'est dans ses « miettes gastronomiques de l'histoire du

Canada » qui parurent autrefois par tranches dans le *Journal de l'Hôtel-Dieu*. Nous nous rappelons avec émotion — plusieurs de nos lecteurs partageront sans doute ce sentiment — avec quelle impatience nous attendions chacune des livraisons du *Journal* pour y déguster les nouvelles miettes que Léo Pariseau avaient apprêtées avec l'art succulent d'un chef consommé pour notre plus grande délectation. Ces morceaux de choix nous présentent la science sous ses dehors les plus souriants; farcis d'anecdotes et de bons mots, relevés des fines herbes de l'humour, parfois même pimentés de la plus saine gauloiserie, tour à tour badins, émus ou moqueurs ils nous révèlent l'écrivain à son meilleur et ils nous découvrent, à travers le savant, l'homme tout entier avec son humeur, ses tendresses et les facettes étincelantes de son esprit. Littérateur par goût, Léo Pariseau évita toujours les maniérismes et les travers de l'écrivain de profession et il se livre lui-même au naturel, sans pose ni artifices, dans chacun de ses ouvrages. C'est pourquoi ceux-ci demeurent si précieux pour nous, aujourd'hui qu'il n'est plus.

Sa grande passion demeura toujours la médecine. S'il a peu écrit sur des questions techniques proprement dites, le plus clair de sa production littéraire porte sur des sujets paramédicaux d'histoire, de philosophie ou de déontologie médicales. L'humaniste sait enrichir son fonds en glanant ses observations dans la nature et dans les hommes aussi bien que dans ses méditations studieuses. Léo Pariseau avait ainsi formé son intelligence et sa sensibilité au contact de ses semblables tout comme par ses lectures. De même que l'homme resta toujours pour lui un grand livre ouvert, de même ses chers bouquins ne furent jamais pour lui des objets inertes ou une parure murale, mais des documents vivants dans lesquels les génies des siècles passés ont versé le meilleur d'eux-mêmes. Pour ces

amis qui ne trompent jamais, Léo Pariseau eut toujours une affection particulière. L'on a dit que sa bibliothèque était un modèle de bibliothèque d'histoire des sciences. Ce jugement, sans être tout à fait inexact est pourtant incomplet. Rien ne nous éclaire mieux sur la personnalité d'un esprit cultivé que l'analyse de sa bibliothèque. L'éclectisme qui a présidé au choix des auteurs très divers dont s'était entouré Léo Pariseau porte la marque indélébile du médecin averti et clairvoyant qu'il a toujours été et leur ensemble représente une somme merveilleuse d'humanisme médical dans laquelle il a puisé les matériaux de son oeuvre.

Chevalier sans peur et sans reproche, doué d'une intelligence pénétrante et d'une érudition de bénédictin, Léo Pariseau nous laisse une oeuvre qui malgré son caractère peut-être fragmentaire, fait honneur à la médecine canadienne et le place au premier rang des prosateurs canadiens d'expression française.



HISTOIRES ANCIENNES DE LA TRANSFUSION DU SANG

par LÉO PARISEAU

NOTE de la Rédaction : Lors du XVI^e congrès de l'A.M.L.F.A.N. tenu à Trois-Rivières en 1940, le docteur Léo Pariseau a lu une conférence intitulée : « L'histoire ancienne de la transfusion du sang et les histoires de Pierre de Sales Laterrière ». Pour donner plus de solennité si possible à la soirée, le Collège Royal des Médecins du Canada avait fait remettre par son président un diplôme attestant que M. Pariseau était nommé conférencier d'honneur du collège (incidemment nous signalons que notre collègue a été le premier Canadien-Français à recevoir cette marque de distinction).

Notre collègue vient de nous être enlevé par un mal qui ne pardonne pas. Nous avons cru qu'il ne fallait pas laisser inédit ce travail qui a une réelle importance historique, et ce d'autant plus qu'il contient à l'adresse des défenseurs aveugles du grand loustic Laterrière, déjà dénoncé par l'érudit M. Fauteux, un défi qui n'a pas encore été relevé.

Entrant brusquement en matière, sans saluer son auditoire, le docteur Pariseau lit une citation qu'il attribuera l'instant d'après à son véritable auteur.

* * *

« Deux lois contraires semblent aujourd'hui en lutte : une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combat, oblige des peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille et une loi de paix, de travail, de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent. L'une ne cherche que les conquêtes violentes, l'autre le soulagement de l'humanité. Celle-ci met

une vie humaine au-dessus de toutes les victoires, celle-là sacrifierait des centaines de mille existences à l'ambition d'un seul. La loi dont nous sommes les instruments cherche, même à travers le carnage, à guérir les maux sanglants de cette loi de guerre ».

Monsieur le président

Mesdames et Messieurs

Les paroles que vous venez d'entendre n'émanent pas de moi. C'est à dessein que j'ai différé pour un moment la salutation d'usage, afin de les mieux dégager de mon propre texte.

Ceux à qui elles s'adressèrent, il y a plus de 50 ans, n'y trouvèrent qu'une allusion à la guerre franco-prussienne dont le souvenir commençait à se perdre; mais depuis lors elles sont redevenues intensément actuelles. Par deux fois, en effet, les brutes qui avaient promulgué dès avant 1870 leurs hideuses « lois de sang », se sont précipités sur le monde.

Aussi bien, nous les hommes de 1940, qui avons connu 1914, sommes-nous en mesure de répondre à la question que se posait Louis Pasteur — car c'est lui que j'ai cité — lorsqu'il ajoutait : « Laquelle de ces deux lois l'emportera sur l'autre ? Dieu seul le sait ».

Ce qui était le secret de Dieu en ces temps-là, est maintenant celui de Polichinelle. Nous savons que l'art de torturer, d'estropier et de tuer les hommes, a fait récemment et fera désormais des progrès beaucoup plus rapides que l'art de les reconforter, de les redresser et de les guérir.

A Rotterdam, l'an dernier, une phalange de jeunes brutes savamment dressées a pu exterminer 30,000 innocents en moins de huit minutes. L'atroce bombardement

durait encore que déjà des médecins, des infirmières, des brancardiers et des secouristes s'affairaient autour des victimes.

Ces vaillants sauveteurs déployèrent sans doute beaucoup de science et de charité, mais hélas ! que leurs succès comptent pour peu quand on les met en regard de l'interminable liste des morts et des blessés. On a dû faire plusieurs transfusions sanguines, mais comme elles font piètre figure à côté de l'immense effusion si vite et si bien réussie par les Allemands.

Dans vingt autres villes, sur toutes les routes de la Belgique et de la France, et depuis, aux quatre coins de l'Angleterre, assassins et sauveteurs se sont ainsi affrontés, et toujours les suppôts d'Adolf Hitler ont fait plus que les disciples de Louis Pasteur, de Florence Nightingale ou d'Henry Dunant. Et malgré tout, les médecins et leurs aides ont continué de travailler, calmes, voire même souriants, comme s'ils étaient vainqueurs, alors qu'autour d'eux des combattants se laissèrent parfois aller au découragement.

Ne vous étonnez pas ; le combattant veut la victoire, qui souvent se dérobe ; le médecin aux armées, lui, souhaite des victoires, et toujours il en a. Pour d'autres la journée est *perdue*, pour lui, le soldat X est *sauvé*. Il finit peut-être par penser et sentir comme tout le monde, mais alors c'est qu'il a cessé de penser en médecin.

Est-ce à dire que mes confrères militarisés répondent tous au signalement que je viens de donner ? Mon Dieu... non. Il est possible que quelques médecins se soient montrés au-dessous de leur tâche l'année dernière. La débandade fut générale et le corps médical a dû, comme les autres unités des armées, manifester certaines faiblesses. Ceux qui ont fait l'autre guerre imaginent un peu ce qui s'est

passé, et ils sont prêts à pardonner presque tout quand sonnera l'heure des révélations.

Et vous, mesdames et messieurs n'allez pas croire, encore moins répéter, que les médecins français et anglais n'avaient rien prévu, rien préparé. Croyez plutôt que l'on était prêt, pour une guerre qui devait ressembler à la précédente. L'on assumait que, cette fois, les Allemands respecteraient les non-combattants, les villes ouvertes, les groupes blottis sous le signe de la croix de Genève. Et donc, entre autres opérations, l'on ferait des transfusions.

Voici le plus récent traité sur la matière. Imprimé au début de cette année de malheur, il m'est parvenu par la grâce de Dieu, le mois dernier. Or, dans la préface qui est datée du 10 juin 1939, je relève ces paroles prophétiques : « Ce livre, semble-t-il, vient à son heure. La tension politique internationale oblige en effet chaque pays à prévoir, en cas de conflit, une organisation parfaite de transfusion du sang, fonctionnant dès le début des hostilités et permettant ainsi — comme le prouve l'exemple de la dernière guerre — de sauver de nombreuses vies humaines ».

La guerre pressentie, la guerre annoncée est venue. Qu'a-t-on fait au cours de la lamentable déroute ? A-t-on transfusé de bras en bras ou s'est-on servi de sang conservé ? A-t-on pu déterminer à quel « groupe sanguin » comme on dit maintenant, appartenaient le donneur et le receveur ? S'est-il produit des accidents mortels, comme il en survenait trop, jadis ?

Jadis... Je vais me raccrocher à ce mot, puisque je ne sais pas encore ce qu'on a fait hier. Et ce sont de très vieilles histoires que je vais vous conter.

A qui demanderons-nous de nous décrire la première transfusion ? A qui ? tenez-vous bien : à un Canadien qui

prétend avoir été présent lorsqu'elle fut tentée; au docteur Pierre de Sales Laterrière.

C'est en septembre 1766 que le jeune Laterrière nous arriva, à son dire déjà expert en médecine et en chirurgie, bien qu'il eut à peine 20 ans. Il commença par chercher des aventures en dehors de notre profession, et l'on peut dire qu'il fut trop bien servi.

Trois ans avant de mourir, il rédigea des mémoires, que ses descendants livrèrent à un imprimeur de Québec avec permission d'en tirer cent exemplaires, pas un de plus.

J'ouvre ce livre devenu très rare et je lis : « Le système de la transfusion était alors en vogue, quoique des plus chimériques. La faculté obtint permission d'en faire l'expérience (qui fut la première et la dernière) à l'Hôtel-Dieu, sur un criminel, que le ministre d'État, d'ordre du Roi, lui abandonna. M. Denis, qui était à la tête des transfusionnistes, la fit en présence du ministre. A mesure qu'on ôtait du sang artériel et que M. Denis insinuait à la place du sang de veau, la victime baissait et le sang étranger se coagulait dans ses veines. Ce pauvre malheureux périt, comme chacun l'avait prévu. *J'étais présent et proche*, quand l'expérience permise par arrêt du parlement, commença à 11 heures; et à midi arriva un ordre du roi défendant au médecin Denis de la jamais répéter, ni lui, ni d'autres, dans ses états, sous peine de mort, et lui ordonnant absolument de sortir du royaume dans les 24 heures. Ainsi le même jour vit la naissance et la mort sans résurrection, de cette infâme transfusion, qui devait suivant des fous et des spéculateurs en délire, éterniser la vie humaine ».

Voilà qui est fort intéressant, mais ... est-ce vrai ? est-ce même vraisemblable ? Vous n'aurez qu'à raisonner un peu en vous aidant des quelques renseignements que je vais vous fournir.

Et d'abord, si le système de la transfusion était en vogue en ces temps-là, comment se fait-il que la Faculté se crut obligée de demander une permission spéciale pour l'essayer ? Veut-on nous faire accroire que des charlatans pratiquaient déjà la transfusion sans être inquiétés, ou encore, qu'elle était en vogue, *in anima vili* seulement ?

Et puis, comment Laterrière peut-il prétendre avoir vu faire la première transfusion au cours de son apprentissage à Paris ? Vingt ans après son débarquement au Canada, lors de la réforme de la médecine canadienne, ce monsieur fut sommé d'exhiber ses diplômes. Il prétendit les avoir perdus. On ne le crut pas et l'on fit bien : force lui fut donc de recommencer ses études aux Etats-Unis. Or, à l'occasion d'un premier examen, il affirma sous serment qu'il avait été l'élève de Dionis. S'il le fut vraiment, comment a-t-il pu ignorer que certain manuel qu'il devait avoir en main — le « Cours des Opérations de Chirurgie » de Dionis —, condamnait énergiquement des tentatives de transfusion faites 40 *anparavant*, c'est-à-dire en 1667 ?

Et puis enfin, mesdames et messieurs, qui de vous est prêt à croire que le Roi, ayant permis une expérience sur la personne d'un homme déjà condamné à mort, se ravisa tout à coup et traita comme un vil criminel celui qui était en train d'opérer sous les yeux d'un ministre de la couronne ? L'homme sans coeur qui fit martyriser l'infortuné Damiens aurait eu un tel mouvement de pitié ? Allons donc !

Le moins que l'on puisse dire de Laterrière pour l'heure c'est qu'il se trompe en affirmant qu'il a vu la première transfusion.

Non ! ce n'est pas lui qui nous fournira des lumières là-dessus. Cherchons donc ailleurs. Et pour ne rien perdre de ce qui se rapporte au sujet, ne craignons point de remonter très loin.

Nous voici au temps où le poète latin Ovide écrivait ses « *Métamorphoses* ». Vous savez, parce qu'il vous l'a dit, comment notre divin confrère Esculape se mua en serpent, comment Calisto fut changée en Ourse, Hyacinthe en fleur et Scylla en rocher. Vous connaissez vingt autres contes aussi beaux, mais peut-être avez-vous oublié comment le très caduc Eson, à la demande de son fils, fut rajeuni par Médée. La magicienne fabriqua une extraordinaire mixture où il entra des suc de plantes, les entrailles d'un loup, la tête d'une corneille vieille de neuf siècles, que sais-je encore.

Quand le rameau d'olivier qui lui servait d'agitateur se remit à verdier, Médée égorgea le vieillard, le saigna à blanc et lui injecta son élixir dans les veines. Eson fut du coup rajeuni de 40 ans.

Aeson miratur, et olim

Ante quater denos hunc se reminiscitur annos

(Livre VII, Vers 292-3)

Evidemment, il ne s'agit pas ici d'une véritable transfusion. On ôte du sang, pour mettre autre chose. Mais ceux qui disent qu'il ne faut pas faire entrer Ovide dans une anthologie transfusionniste ont trop vite fermé son livre. Quelques pages plus loin, Médée conseille aux filles de Pélias d'égorger leur père afin qu'elle puisse lui infuser du sang nouveau. Du sang cette fois et non des suc :

Quid nunc dubitatis inertes ?

Striginte, ait, gladios veteremque haurite cruorem

Ut repleam vacuas juvenili sanguine venas.

(Livre VII, Vers 332-3-4)

Voilà qui est clair. Disons donc qu'Ovide a fait la première transfusion... imaginaire. Et cherchons qui fut le premier à passer du rêve à l'action.

J'ouvre une revue médicale de chez nous, et je trouve ceci au commencement d'un article par ailleurs excellent : « La première transfusion sur l'homme fut pratiquée à Rome avec des résultats désastreux, l'année même que Christophe-Colomb découvrit l'Amérique; ainsi nous pouvons dire que, si l'expérience n'est pas « vieille comme le Monde », elle l'est au moins autant que le Nouveau Monde. Dans les Annales Ecclésiastiques de 1492, Raynaldi écrit ces lignes: « les forces du Pape Innocent VII (sic) tombaient rapidement. Il était depuis quelque temps plongé dans une somnolence telle, que par instant, il semblait mort. Tous les moyens de réveiller sa vie épuisée avaient été mis en usage, lorsqu'un médecin juif proposa d'obtenir le résultat cherché par la transfusion au moyen du sang d'une personne jeune, moyen qui n'avait été jusqu'alors expérimenté que sur les animaux. Alors on fit un échange du sang du vieux et débile pontife contre celui d'un jeune homme. On recommença trois fois, et l'expérience coûta la vie de trois jeunes hommes; probablement il était entré de l'air dans les veines de ceux-ci, mais aucun effet ne fut obtenu, le pape ne fut point sauvé, il mourut le 25 avril 1492 ».

Cette histoire est fort intéressante; et plus odieuse encore que l'expérience rapportée par notre Laterrière. Il ne s'agit plus ici d'un criminel méritant la mort mais de trois pauvres gars ayant tous les droits à la vie. Joignez que ce crime fut commis pour sauver le vicaire du Christ. Quelle abomination !

Je commencerai par disculper le pape Innocent VIII (Et non Innocent VII comme on l'a imprimé). Raynaldi dit expressément, n'est-ce pas, qu'il était plongé dans une somnolence mortelle. Evidemment, cet homme comateux n'a pu demander, ni même permettre que l'on sacrifie trois jeunes vies pour sauver la sienne. Partant, c'est à son entourage qu'il faudrait reprocher le crime, si tant est qu'il fut commis.

Composé pour une bonne part de parents et amis, très peu intéressants mais fort intéressés à la survie du Pontife, cet entourage était peut-être capable de tout . . . Cependant, avant de condamner ces gens-là, nous devons au moins préciser notre chef d'accusation. Or, j'ai déjà trois versions différentes de la mort d'Innocent VIII et ne désespère pas d'en découvrir une quatrième. La première, vous venez de l'entendre ; c'est celle que l'on rencontre un peu partout ; la seconde ne parle pas de transfusion ; plus simplement, l'on aurait fait avaler au moribond une potion, où il entraît du sang humain. D'autres, enfin, écrivent que l'illustre malade refusa avec indignation le remède qu'on lui offrait, après s'être informé de sa composition.

Ajoutons que, contrairement à ce que croient la plupart de ceux qui citent Raynaldi, ce dernier ne fut point le contemporain des acteurs du drame, qui se déroula au 15ième siècle. C'est seulement dans la moitié du 17ième siècle qu'il compulsa, arrangea et publia les documents de Baronius.

Et voilà ! qui croire ? que croire ? Vous ne serez pas surpris d'apprendre que l'un des plus éminents historiens de la Médecine, Fielding Garrison, tient cette histoire pour apocryphe. Un autre critique peu suspect, Matthew, auteur d'une « *Vie de Rodrigue Borgia* » va jusqu'à dire qu'il est impossible que l'on ait, en ces temps-là, connu la transfusion du sang, puisqu'on ignorait les notions essentielles concernant la circulation du sang.

Et donc, sous réserve d'avoir à me dédire un jour, je dirai qu'il n'y eut point de transfusion à l'occasion de la maladie et de la mort d'Innocent VIII. Il est possible, cependant, que de mauvais chrétiens acoquinés avec un mauvais juif, aient offert quelques piécettes à trois jouvenceaux pour les induire à servir de « donneurs ». On les saigna trop libéralement et ils en moururent.

La croyance aux vertus roboratives du sang est vieille comme le monde, et se manifeste encore aujourd'hui par une coutume assez répugnante, celle de boire tout chaud un grand verre du sang des bêtes égorgées par le boucher.

Jadis, on fit bien pis. Des pharaons se baignaient dans du sang humain. Les soldats de certaines nations barbares suçaient le sang de leurs ennemis blessés ou morts. Et l'on vit maintes fois des Romains se précipiter dans l'arène pour y avaler goulûment le sang des gladiateurs expirants. Les Italiens du 15ième siècle, superstitieux et cruels autant que leurs ancêtres païns, étaient fort adonnés à la magie noire. Une mixture à base de sang n'était pas faite pour les rebuter.

Laissant là Innocent VII inconscient, nous nous remettons à la recherche du premier transfuseur. Quel dommage que Laterrière nous ait trompé. C'eût été fort simple et très amusant de trouver dans les archives canadiennes la solution d'un problème qui a donné tant de fil à retordre aux historiens de la Médecine.

Nous voici en 1615. Cette année-là un certain Libavius, déjà célèbre, publiait une apologie intitulée : « *Defensione syntagmatis arcanorum chymicorum* ». On y relève un passage d'intérêt médical, dont voici traduction libre :

« Qu'on mette en présence un jeune homme robuste, riche d'un sang spiritueux et, d'autre part, un vieil homme amaigri, émacié, affaibli, sur le point de rendre l'âme. Que l'opérateur ait deux tubes d'argent, s'ajustant l'un dans l'autre. Qu'il ouvre l'artère du jeune homme et y insère l'un des tubes, ayant soin de le fixer. Immédiatement, qu'il ouvre l'artère du vieillard et qu'il y insère le tube femelle. En joignant les deux, le sang chaud et riche en esprits du jeune homme, s'écoulera dans le corps du vieillard et comme l'eau d'une fontaine de jouvence, dissipera sa faiblesse. »

André Libavius, de son vrai nom Libau, était à la fois chimiste et médecin. Le chimiste s'est immortalisé par ses écrits, mais il semble bien que le médecin ait renoncé volontairement à un authentique titre de gloire : celui d'avoir le premier décrit et préconisé la transfusion du sang d'un homme à un autre. En effet son excellente description se termine assez cocassement : « Afin que le donneur ne sorte pas affaibli de l'opération, *danda ei sunt bona confortantia, cibique. Medico vero helleborum* ».

Tonifier celui que l'on vient de saigner, celà va de soi. On comprend moins pourquoi il faut donner de l'hellébore au médecin ; car en ces temps-là, l'hellébore servait à traiter la folie :

*Souvent notre bon sens malgré nous s'évapore
Et nous avons besoin, tous, d'un grain d'hellébore*

a dit un poète (Régnard). Et dans la fable que vous connaissez tous, le Lièvre croyant que Dame Tortue est devenue folle, lui dit ironiquement : « Commère, il vous faut purger avec quatre grains d'hellébore ».

Voilà pourquoi la plupart des historiens en sont venus à la conclusion que Libavius n'a parlé de la transfusion que pour s'en moquer.

Tant pis, reprenons la route qui mène au vrai... Treize ans plus tard, à Francfort, dans la ville même où Herr Libau avait fait paraître ses élucubrations médico-chimiques, un imprimeur confiait à ses ouvriers le manuscrit d'un essai sur les mouvements du cœur et du sang. Le livre parut en 1626. Pauvre, le papier ; détestable, la typographie ; trop rares, les illustrations. Le « *De motu cordis et sanguinis in animalium* » du docteur anglais William Harvey, n'annonçait guère...

Vous savez quelle a été la fortune de cet impérissable « *Exercitatio* » et de son auteur. Harvey aura toujours une

niche dans tous les panthéons de l'avenir ; son livre sera toujours estimé à l'égal des oeuvres de Copernic, Galilée, Descartes et autres réformateurs de la pensée scientifique. Comme toujours l'homme eut à lutter pour défendre son livre... Il fit si bien qu'il finit par clouer tous les canons de ses adversaires, qui tirèrent sur lui à boulets rouges aussi longtemps qu'ils purent.

Les disciples d'Harvey, que le doyen Guy Patin et autres réactionnaires irréductibles appelaient ironiquement des « *circulateurs* », voulurent parachever l'oeuvre du Maître, mais ce ne fut pas chose facile, tant la démonstration du mécanisme de la circulation du sang avait été d'emblée parfaite. Le débat prit fin dès que Marcello Malpighi eut démontré l'existence des capillaires par lesquels les veinules rejoignent les artérioles.

Capillaires, artérioles, veinules ! quels jolis mots et que j'ai du plaisir à les relire tout haut. Je pense à cette bonne vieille anglaise qui aimait à relire l'Ancien Testament parce qu'elle y trouvait au bas des pages « that blessed word : *Mesopotamia* ». Mettons tout ce paragraphe entre parenthèses et redevenons sérieux.

J'ai relu le mois dernier, une traduction modernisée du « *De Motu cordis* » en ayant soin de tenir le texte original à portée de ma main. Il n'y est question nulle part de la transfusion sanguine. Harvey, occupé entièrement à la démonstration de son théorème, épris de « science pure », objectif autant qu'un Spinoza disséquant son Dieu, Harvey ne se soucie pas de tirer des applications pratiques de sa découverte.

Le passage suivant, très suggestif pourtant, ne lui suggère pas de faire des transfusions : « Certains médicaments mis en contact avec la peau produisent presque autant d'effets que lorsqu'ils sont pris par la bouche. La

coloquinte et l'aloès ainsi administrés provoquent l'évacuation de l'intestin, la cantharide agit sur les urines; de l'ail appliqué sur les pieds, se fait sentir partout, les cordiaux ravigotent, et coetera,. Il n'est pas déraisonnable de penser que les veines, à travers leurs ostioles, peuvent absorber certaines matières et les transporter en même temps que le sang ».

Après cela, la transfusion sanguine ne pouvait pas ne pas venir.

Au vrai les premiers expérimentateurs manquèrent un peu de sérieux. Par exemple : un certain Schottus raconte tenir d'un témoin oculaire que l'on s'amusa à la cour du prince palatin Rupert, à saouler des chiens en leur soufflant du vin d'Espagne dans les veines au moyen d'une canule improvisée avec un fémur d'oiseau dont on avait extrait la moelle. D'autres fois on injectait une liqueur purgative qui faisait bientôt son effet. Si l'évocation de ce second spectacle vous écoeure plutôt qu'elle ne vous amuse, c'est que vous n'avez pas, mesdames et messieurs, eu soin de vous infuser au préalable une forte dose de vin d'Espagne par la voie oesophagienne.

Gardons-nous cependant de ne rien mépriser. Le professeur Villaret, auteur d'une récente et belle monographie intitulée « la singulière histoire de l'injection intraveineuse », ne prend pas au sérieux les racontars que vous venez d'entendre. Pour lui, Schottus n'est qu'un « compilateur » infatigable, un incorrigible bavard », et le prince Rupert n'aurait fait cette expérience que pour s'amuser.

Monsieur Villaret mésestime un peu ses personnages. L'Oratorien Schott, s'il s'agit bien de lui, est bien plus qu'un simple compilateur, et le prince Rupert appartient un peu à l'histoire des sciences. Le prêtre avait fait des recherches personnelles sur l'effet des injections de divers

médicament dans le torrent sanguin ; le prince, lui, répétait, pour l'instruction autant que pour l'amusement de ses invités, une expérience qu'il avait vu faire en Angleterre, chez le ministre de France, le duc de Bourdeaux (sic) dès 1657, par un certain Christopher Wren, le véritable parrain de l'infusion sanguine. Je dis bien de l'infusion, car Wren et ses amis injectèrent un peu de tout excepté du sang.

Sir Christopher Wren n'est pas le premier venu. Après avoir admiré l'extérieur de la Cathédrale St Paul, à Londres, entrez par la bonne porte — je ne sais plus laquelle et ne me souviens que d'avoir lu — et vous verrez sur le mur une table commémorative portant le nom de Wren sous ces mots : « *Si monumentum requiris, circumspice* ». En effet, il fut l'architecte de la célèbre cathédrale menacée en ce moment par les Barbares. Bien d'autres monuments attestent le génie de Wren, car il fut appelé par le Roi, à rebâtir les principaux édifices de Londres au lendemain de la terrible conflagration qui ravagea la métropole.

Toutefois, avant que d'être un grand artiste, Wren fut un savant de premier ordre. Newton a fait un bel éloge de lui comme géomètre. Il enseigna l'astronomie à Oxford, il fut président de la *Société Royale*. Voilà des titres, je pense.

Or, en 1656, sans doute inspiré par le livre d'Harvey, il s'avisa d'injecter dans les veines d'animaux vivants, diverses substances médicamenteuses, et d'en noter les effets. Il s'en ouvrit là-dessus à ses amis : Clarcke, Henshaw et Boyle. Ce dernier, l'un des plus illustres expérimentateurs du 17^{ième} siècle, injecta pour sa part à divers animaux, des extraits d'opium, des purgatifs, des émétiques. Le tout finit en 1657, par des expériences sur un condamné à mort qui n'eut pas à se plaindre de ses trois médecins (ce sont

ceux qui ne sont pas condamnés qui doivent craindre). De nombreux essais furent ainsi poursuivis à Oxford et ailleurs, avec plus ou moins de succès, de 1657 à 1664, lorsque Richard Lower, le continuateur d'Harvey, reprit les travaux de ses collègues. Il injecta des bouillons du vin, de la bière; il tâtonna jusqu'au jour où, pour citer un vieil ouvrage : « il lui vint incontinent la pensée d'éprouver si le sang de divers animaux s'accordant assez bien aux diverses injections, ne s'accorderait pas bien mieux l'un avec l'autre, et s'il ne pouvait pas être mêlé sans aucune agitation entre leurs parties ». Sitôt pensé, sitôt fait.

C'est à l'anglais Richard Lower, que nous devons les premières expériences, scientifiquement conduites, de transfusion d'un animal à l'autre. Ses recherches les plus « cruciales » furent rapportées en décembre 1666, dans les *Philosophical Transactions*, organe de la jeune, mais déjà célèbre *Société Royale de Londres*.

Parmi les lecteurs des *Transactions*, il y en avait certes, de plus célèbres que le docteur Jean-Baptiste Denys, il n'y en avait pas de plus enthousiaste.

Ceux qui ont étudié à fond le mouvement scientifique en France au 17^{ième} siècle, reconnaissent qu'il fut un excellent vulgarisateur des découvertes de son temps. Comme il a été calomnié par quelqu'un de chez nous, je lui ferai en temps et lieu, la complète réparation qu'il a droit d'attendre de nous.

Pour l'instant, je m'en tiendrai à ses travaux sur la transfusion.

Denys répéta les expériences des Anglais, en améliorant leurs techniques. En Angleterre, le chien donneur était fatalement sacrifié; Denys, par contre, put multiplier les prises de sang sur un même animal. Il réussit tellement

bien qu'il en vint à se persuader que l'on pourrait sans danger, transfuser le sang d'un animal dans les veines d'un homme.

Quoi ! transfuser de l'animal à l'homme ? Je pressens les réactions des confrères ici présents. La plupart de mes hypothétiques protestataires seront très surpris d'apprendre que de telles transfusions se font encore de nos jours. A preuve, le livre intitulé : « La transfusion du sang de l'animal » publié en 1928, par la grande maison d'éditions : Masson & Cie. Son auteur, le docteur René Cruchet, n'est pas inconnu au Canada. Il a assisté à nos congrès et il a fait paraître un article dans le *Laval Médical*, (juin 1940). Il se déclare le disciple d'Oré, mais Oré, lui, et tous ceux qui transfusent, sont, qu'ils le veuillent ou non, les continuateurs de Jean-Baptiste Denys, qui fit la première transfusion humaine, le 15 juin 1667. Le sujet fut un jeune garçon qui, à la suite de je ne sais quelle fièvre, était devenu presque amnésique et très somnolent. On jugea, dit le *Journal des Scavans*, que son sang s'était épaissi et qu'il fallait y ajouter du sang nouveau. On lui fit donc une saignée de 3 onces, après quoi on lui infusa 8 onces du sang d'un agneau. Une douleur qu'il avait au côté disparut sur le champ, et il se rétablit complètement en quelques jours.

Tel est en résumé, mesdames et messieurs, le récit de la première tentative d'une opération que nous savons être fort dangereuse. Mais Denys, lui, ne savait pas qu'elle pouvait mal tourner. Ses recherches préliminaires semblent démontrer, que les sangs d'espèces différentes, ne sont pas incompatibles. Trois chiens avaient survécu à des injections massives de sang de veau et s'en étaient même mieux portés.

Aussi, est-ce d'un coeur léger qu'il recommença, cette fois sur un homme sain et vigoureux, qui se soumit à l'expérience contre versement d'une somme très modique. Et

cette fois encore, la fortune sourit à notre audacieux. Le sujet était un porteur de chaise, âgé d'environ 45 ans. On lui tira 10 onces de sang et l'on mit à la place, 20 onces (sic) du sang d'un agneau dont on avait ouvert l'artère crurale. L'homme, fut de très belle humeur tout le temps que dura la transfusion, et ne se plaignit de rien, si ce n'est qu'il ressentait une grande chaleur allant du coude à l'aisselle. Quand ce fut terminé, il « habilla » l'agneau, et s'en fut droit à l'auberge, où des camarades l'attendaient pour « mouiller ça », comme on dit. L'après-midi, en dépit d'une défense expresse, il porta sa chaise comme à l'accoutumée, se sentant très en forme. Et le lendemain, il pria qu'on n'en prit point d'autres que lui lorsqu'on voudrait recommencer. L'article où j'ai puisé mes renseignements, se termine en fanfare. Ecoutez : « Ainsi les François ont eu l'honneur d'avoir pratiqué la transfusion sur les hommes comme ils avaient la gloire de l'avoir les premiers inventée. Car quoi que les Anglois avant tous les autres, l'ayent mise en pratique sur les bestes, il est certain que ce sont les François qui leur en ont donné la première pensée. On sait, et il y a plusieurs personnes d'honneur qui le peuvent témoigner, qu'il y a plus de dix ans que Don Robert des Gabets, Religieux Benedictin, fit un discours de la Transfusion dans l'assemblée qui se tenait chez M. de Montmor, et il s'en trouve encore plusieurs copies. Il est vray que la plupart se moquèrent pour lors de cette proposition, et qu'on crut qu'elle était impossible. Les Anglois voyant qu'on ne faisait aucun état en France de cette invention, s'en sont voulu emparer, comme d'une chose abandonnée, et l'ont pratiquée sur les bestes; mais nous l'avons enfin réclamée, et nous avons trouvé moyen de rentrer en possession de ce qui nous appartenait, en la pratiquant les premiers sur les hommes. »

Amen ! Mais ce paragraphe est de trop. Il serait même assez odieux s'il n'était aussi infantin. Quand il serait vrai

que le moine Robert des Gabets suggéra la transfusion en 1658, il n'en reste pas moins que d'autres en avaient parlé avant lui ; par exemple : Libavius, sans trop y croire, il est vrai, et Giovanni Colle, celui-là avec ferveur, dès 1628.

Et puis, si l'on se moqua chez M. de Montmor de ce prêtre circulateur, c'est que presque tous les pontifes de la médecine officielle française, en retard sur leurs confrères d'outre-France, s'obstinaient encore à nier la réalité de la grande découverte de la circulation du sang. Vous savez que Guy Patin, Riolan et d'autres, donnèrent le la, ou, plutôt le holà. Passons.

Passons en Angleterre. Il est probable que Lower et ses compagnons de travail firent la grimace lorsqu'ils apprirent par le *Journal des Savants*, que le sieur Denys leur avait damé le pion. Quel qu'ait été leur désappointement, ils n'en laissèrent rien voir et résolurent de faire mieux.

Le 23 novembre 1667, Lower, avec l'aide du docteur King, transfusa le sang d'un agneau dans les veines du nommé Arthur Coga, un étudiant pauvre qui se laissa faire pour une guinée. L'opération fut conduite en grande pompe, en présence de l'évêque de Salisbury, de plusieurs députés au parlement, et d'autres gros bonnets. Il n'y eut point le moindre incident désagréable. L'un des spectateurs ayant demandé pourquoi l'on avait choisi le sang d'un jeune mouton plutôt que celui d'une autre bête, Coga lui-même répondit : « Sanguis ovis symbolicam quondam facultatem habet cum sanguine Christi, quia Christus est Agnus Dei ». Cette réponse édifiante est celle que l'on pouvait attendre d'un étudiant en Théologie ; au vrai les opérateurs avaient opté pour du sang d'agneau parce qu'ils le supposaient moins « échauffant » que celui d'une autre bête. Or, il fallait ménager Coga qui était un peu toqué, piqué, maboul, dingo, marteau, timbré ou craqué, comme vous voudrez.

Moins de trois semaines après, l'expérience fut répétée sur Coga, lors d'une séance régulière de la *Société Royale*. Cette fois encore, tout alla bien.

Et donc, ceux qui dans divers pays d'Europe suivirent au cours de cette mémorable année 1667, l'exemple donné par Denys et par Lower, ceux-là ne sauraient être taxés d'imprudance, même s'il leur arriva d'opérer sur des sujets sains, par pure curiosité scientifique. De nos jours, nous faisons la transfusion surtout pour redonner du sang à qui en a trop perdu et nous commençons seulement à lui trouver d'autres indications nettes, alors que, au 17^{ième} siècle la transfusion était censée changer les sangs, comme dit le profane, c'est-à-dire, modifier les humeurs, comme nous disons.

Voici, librement traduits, quelques articles du programme que le savant Boyle dressa pour Lower et ses amis, après leurs premières expériences *in anima vili* : «Voyez si, en remplaçant le sang d'un chien féroce par celui d'une bête poltronne, vous n'aurez pas apprivoisé ce chien. Voyez si le flair d'un épagneul ne sera émoussé du fait que la bête aura reçu le sang d'un mastiff. Voyez si un chien affamé paraîtra repu dès qu'il aura reçu le sang d'un animal bien nourri. Voyez s'il est possible de rajeunir et ravigoter un chien vieux et débile, en lui faisant de fréquentes infusions du sang d'un animal jeune et vigoureux. Voyez si un chien de petite taille, après avoir reçu de nombreuses transfusions provenant d'un gros chien, n'atteindra pas une taille supérieure à la moyenne constatée pour son espèce — cherchez chez le receveur l'effet de divers médicaments administrés au donneur. Par exemple, donnez un purgatif à l'animal A, et voyez si son sang purgera l'animal B. Essayez des transfusions entre animaux d'espèces nettement différentes ou entre animaux à sang chaud et à sang froid.» etc.

J'ai ri, en lisant ce programme dans les *Philosophical Transactions* et vous souriez en m'écoutant vous le résumer. Pourtant, à bien y penser, il n'y a là-dedans rien d'absurde; d'autant moins que Boyle présuppose des transfusions répétées.

Quoi qu'il en soit, un tel questionnaire atteste les radieux espoirs que suscitèrent les premières expériences sur les animaux. Par contre, lorsque Denys et ses imitateurs se mirent à expérimenter sur l'homme, il se trouva des critiques qui tinrent pour acquis ce que Boyle voulait qu'on recherchât. Ceux-là dénoncèrent la transfusion comme une opération capable d'entraîner des modifications profondes chez les sujets assez fous pour s'y soumettre.

Ecoutez le docteur Lamy : « Le sang d'un veau qu'on transfuse couramment, est plus chaud que celui de l'homme [chaud, froid, humide, sec étaient des mots ésotériques fort employés à cette époque]. Comment dès lors, espérer rafraîchir le malade ? Sans compter qu'il est à craindre que, transfusé, le sang du veau ne communique à l'homme la stupidité et les inclinations brutales de cet animal ». A celà, un certain Gadroys, répondit : « Bien que le sang qui est transfusé paraisse chaud au toucher, néanmoins il peut rafraîchir; de même qu'un bouillon de veau ne laisse pas de rafraîchir, quoiqu'on le sente chaud quand on l'avale. » *Si non e vero, e ben trovato.*

Lamy, Eutyphronius et d'autres ayant demandé « que deviennent dans les veines des hommes, les particules de ce sang que la nature a destinées chez le veau à produire la corne ? » On leur répondit : « Des cornes ? il n'en poussera pas plus aux transfusés qu'il n'en a poussé aux buveurs de lait de vache ».

Réponse très drôle, certes; tout de même, réponse un peu canaille, car les adversaires de la nouvelle méthode

n'avaient pas supposé qu'il pousserait des cornes aux opérés. Ils avaient tout simplement postulé l'existence d'un principe kératogène, et demandé ce qu'il adviendrait chez le transfusé.

Toute cette littérature « *transfusionniste* » et « *infusoire* » est à lire. Je vous en offrirais maints échantillons si le temps ne m'était pas mesuré. Je vous citerais, par exemple les fulminations de Merchlin, Bible en mains, contre les transfusions humaines. Ce farouche ennemi va jusqu'à faire allusion à une bulle papale interdisant ces sortes d'expériences. J'ai consulté tous les textes mentionnés par Merchlin, sans excepter les Actes des Apôtres. Je n'ai trouvé dans l'Ancien Testament que la défense de manger des viandes non saignées et à fortiori de se nourrir de sang. Je n'ai trouvé dans les Actes du premier concile, celui de Jérusalem, qu'une recommandation aux juifs convertis, de respecter la vieille coutume. Je n'ai pas trouvé de bulle papale. Certains théologiens vivants sont les pires empêcheurs de danser en rond, que je connaisse : leurs prototypes ont fulminé contre le paratonnerre, l'anesthésie générale, le transformisme avec le succès que l'on sait.

Si je le pouvais, j'analyserais aussi pour vous, les réponses du referendum que suscita Jean Daniel Major au sujet des injections intraveineuses. Et, sans risquer la transfusion, nous nous ferions une pinte de bon sang à lire certaines recommandations contenues dans le livre de Sigismund Elsholtz. Mi-sérieux, mi-badin, il recommande les transfusions réciproques entre époux dans les cas d'incompatibilité conjugale.

Je veux moi au moins vous citer un article que la secrétaire de la *Royal Society* fit paraître dans les *Philosophical Transactions* peu après que l'on eut opéré sur Coga. Il faut croire que certains Anglais avaient reproché aux médecins de leur pays, d'avoir trop hésité à expérimenter

sur l'espèce humaine, permettant ainsi aux français de chanter victoire dans les termes que vous savez.

Le secrétaire Oldenberg fait observer à ces critiques que « *the English are more tender in hazarding the life of a fellow creature* » et que « *the law is also among us more strict and jealous in cases of this nature* ». (Textuel !)

Ouais. Le pharisien de l'Évangile se vanta, mais il n'appert point qu'il ait menti. Oldenberg et ses collègues qui ont laissé imprimer ce que je viens de lire se vantaient et... mentaient. En effet, l'un des premiers historiographes de la *Société Royale* écrit que les secrétaires, dès qu'ils eurent vent des expériences réussies en France voulurent les répéter. Sir George Ent proposa de pratiquer sur des aliénés. Son idée prévalut et un comité se rendit au célèbre asile de Bedlam pour y réclamer un dément. Le médecin directeur de l'établissement pris de scrupules, ne voulut rien entendre. Un point, c'est tout.

Denis était-il moins tendre lorsqu'il s'agissait de risquer la vie d'autrui ? Hé, non : Il croyait trop ferme à son remède. Rentrons en France et voyons où il en est. A l'exemple du philosophe Diogène qui prouvait à des objecteurs la réalité du mouvement en marchant, Denis vient encore une fois de démontrer que la transfusion est inoffensive et même utile. Il vient de guérir un dément; du moins il croit l'avoir guéri.

Hélas ! ce malade qu'il brandit triomphalement va lui jouer un bien mauvais tour. Ecoutez son histoire :

A l'âge de 27 ans, le Breton Antoine Mauroy est pris de folie à la suite d'une peine d'amour. La crise dure dix mois, après quoi il redevient absolument *compos mentis*. Le croyant guéri, une jeune fille consent à l'épouser. Rechute en moins d'un an, crises répétées avec intervalles lucides de 2 à 4 mois. Au moment où le docteur Denys en-

treprend de le traiter, le pauvre Mauroy est « refou » depuis 4 mois. Il ne dort plus, fait des colères terribles, court tout nu à travers les rues de Paris, met le feu au domicile des gens charitables qui l'hébergent et se livre à vingt autres extravagances. Les gens du quartier du Marais, qui connaissent son histoire, le plaignent et font tout ce qu'ils peuvent pour l'assister. Trop souvent, du reste, le zèle de ses bienfaiteurs est excessif. C'est ainsi qu'une personne de qualité l'a fait saigner 18 fois et baigner 40 fois. On a noté qu'il va mieux quand on ne lui donne pas de remèdes. M. de Montmor, mécène des savants et providence des infortunés, s'occupe de lui. Il se décide à le faire interner mais se demande si une transfusion ne lui ferait pas quelque bien. Il consulte là-dessus le docteur Denys et le chirurgien Emmerez qui lui affirmait que l'opération ne présente aucun danger. Pour tempérer le sang de Mauroy on lui infusera du sang de veau, après l'avoir saigné. Cependant, pour assurer le succès de l'intervention, il faudra au préalable rassurer le patient. Dans ce but, on le confie au porteur de chaise, dont je vous ai parlé...

La transfusion eut lieu le 19 décembre 1667, en présence de plusieurs notables. La chambre était tellement encombrée de spectateurs que le chirurgien ne put travailler comme il eut voulu. Pour comble, Mauroy eut une défaillance. On arrêta l'écoulement avant qu'il n'eut reçu plus de 6 onces. Il se ramina très vite, avala quand même son souper; puis il passa la nuit à chanter et siffler, suivant son habitude. Bref, séance ratée.

Quelque jours après, reprise. Cette fois on n'y va pas de main morte. On ne lui tire que 2 ou 3 onces de sang et on lui insinue une livre de sang de veau. Il ressent une forte chaleur le long du bras. Son pouls s'accélère, tout en demeurant régulier. Subitement, il se met à suer à grosses gouttes et se plaint de douleurs aux lombes. Comme

le pouls est devenu très irrégulier, Monsieur Emmerez suspend la transfusion et se hâte de suturer la plaie qu'il a fallu faire pour découvrir la veine.

Au moment même, Mauroy vomit le très copieux repas qu'il a ingéré une demi-heure avant l'opération, puis il s'endort. Après un sommeil très profond qui dure 12 heures, il vide une grande quantité d'urine aussi noire que si on y avait délayé de la suie.

Apprenant qu'un jubilé commence ce jours-là, il demande à se confesser. On appelle donc un prêtre... (Défense de rire, Mesdames et Messieurs !) qui se nomme de Veau, comme il convenait. Le digne abbé déclare que son pénitent a fait preuve d'une grande lucidité. Le lendemain, les urines du malade sont toujours aussi noires, mais il va beaucoup mieux, mentalement s'entend. Sa femme, avertie du miracle, lui rend visite. Il raconte, pour en rire, ses plus récentes frasques et se déclare guéri. Madame Mauroy, après avoir vécu avec lui plusieurs jours sans être battue, atteste les bienfaits de la transfusion.

Le Docteur Denys, lui, n'est qu'à demi satisfait et termine l'histoire de son cas en nous avertissant qu'il faudra probablement faire une troisième transfusion.

En attendant qu'il la fasse, interprétons ce qui s'est passé au cours de la seconde séance, alors que l'homme reçut 16 onces de sang de veau. Son médecin ne se doute de rien, mais nous savons, nous, que Mauroy a bien failli être tué par le veau. Les sueurs profuses, le long sommeil de plomb, l'hémoglobinurie persistante, tout atteste qu'il y eut hémolyse massive et choc colloïdologique. Les deux sangs, en se mêlant s'étaient entre-détruits et Mauroy dans les vaisseaux duquel s'opéra la précipitation, aurait dû mourir.

Comme il arrive trop souvent, il survécut parce qu'il était inutile et nuisible. Pour un temps l'on put croire qu'il

était guéri, mais il se remit à boire et à fumer, il accomplit trop consciencieusement ses devoirs d'époux et retomba dans son mal.

Un jour « Mame Mauroy » accourt chez le docteur Denys. Son homme va très mal et elle réclame une troisième transfusion. Denys et son chirurgien, après avoir examiné le malade, refusent d'intervenir. Ils finissent cependant par se laisser fléchir et ce mettent à l'oeuvre. Une veine est mise à découvert, mais avant même qu'ils aient pu établir la communication avec le veau donneur-de-sang, l'homme est pris de convulsions. Il va sans dire que la transfusion n'eut pas lieu.

Antoine Mauroy mourut le lendemain. Le docteur Denys réclama une autopsie, pour se prémunir contre les calomniateurs, et aussi parce qu'il avait raison de croire que l'épouse était pour quelque chose dans cette mort. Elle ne voulut rien entendre et fit enterrer précipitamment le cadavre de son mari.

Bientôt, ce fut chez les ennemis de la transfusion un tolle formidable. Ils accusèrent ouvertement le malheureux Denys d'avoir causé la mort de son patient. Comme on pouvait s'y attendre, les plus enragés dénonciateurs furent ceux qui refusaient de se rallier aux nouvelles théories sur la circulation du sang. Denys, les avait provoqués, il faut bien le dire, en écrivant dans le *Journal des Savants* que ses expériences apportaient une nouvelle confirmation aux théories harvéiennes.

Trois médecins s'affairèrent auprès de la veuve pour l'engager à porter plainte. Ils allèrent jusqu'à tenter de suborner certains témoins qui s'entêtaient à dire que la transfusion n'avait pas eu lieu. Le jour où la Mauroy réclama le prix de son silence, le docteur Denys riposta en l'accusant formellement d'être une empoisonneuse !

La cause fut entendue et sentence fut rendue le 17 avril 1660. Elle reconnut que le docteur Denys ne pouvait avoir causé la mort de son malade; elle flétrit les trois médecins qui avaient tenté de perdre leur confrère; elle somma la veuve Mauroy d'avoir à répondre à l'accusation d'**empoisonnement**.

Bref, ce fut une belle victoire morale pour le demandeur, mais une victoire à la Pyrrhus, car le tribunal décrétait qu'à l'avenir aucune transfusion ne pourrait être faite sans l'assentiment de la Faculté de Paris. Vous pensez bien que M. Denys ne s'exposa pas à essuyer un refus. Il abandonna ses expériences, sans plus. Quelques années plus tard, le groupe des réactionnaires réussit à faire passer une loi interdisant absolument la pratique de la transfusion.

Le texte de cette loi ne nous est point parvenu et pour en admettre l'existence, il faut prêter foi à un document de l'époque.

Toujours est-il, que dès 1670, en France et partout ailleurs, l'on cessa de faire cette opération. Elle ne fut reprise que 120 ans plus tard. Vous avez bien entendu ? 120 ans.

Et moi, je crois entendre quelqu'un me poser la question suivante : « Docteur, après ce que vous venez de lui révéler, votre auditoire est convaincu que Pierre de Sales Laterrière s'est trompé en affirmant qu'il avait été témoin de la première transfusion; mais vous semblez insinuer que notre vieux confrère n'a pas vu faire de transfusion. S'il en était ainsi, nous devrions le considérer comme un imposteur. »

A quoi je répondrai que je n'insinue rien. Je crois, j'affirme que Laterrière est un imposteur. Je suis même en mesure de dire pourquoi il a menti. Heureusement qu'il s'est trahi lui-même en fournissant trop de précisions.

L'histoire qu'il raconte dans ses funambulesques *Mémoires*, (déjà dénoncés par l'érudit Aegidius Fauteux) est vraie dans ses grandes lignes, si ce n'est que ce qu'il prétend avoir vu, se passa tout juste *cent ans auparavant*.

Et donc, ceux qui s'obstinent à défendre les trop fameux *Mémoires* ou qui poussent la crédulité jusqu'à les citer sans réserves, ceux-là devront prouver qu'il y eut un renouveau transfusionniste vers 1766, que le groupe qui s'y adonna avait pour chef un médecin répondant — coïncidence étrange ! au nom de Denis, que l'expérience fut faite en présence d'un ministre et que le sujet mourut en moins d'une heure.

Je souhaite bonne chance à qui voudra me confondre et lui prédire une enviable notoriété s'il parvient à découvrir un seul mot de vrai dans le passage que j'ai dénoncé. C'est que voyez-vous, il devra découvrir des faits nouveaux et les situer à une époque où les historiens de la Médecine prétendent qu'il ne se passa absolument rien dans le domaine de la transfusion.

Nous revenons à nos moutons, c'est le cas de le dire. Apprenez qu'en 1792 un médecin, un anglais du nom de Russell, transfusa le sang d'un agneau dans le corps d'un jeune garçon souffrant de la rage. Il prétendit l'avoir guéri. Tout ce que nous savons de science certaine, c'est que ce jeune homme **survécut à la morsure d'un chien rabique** et aux initiatives d'un médecin entreprenant.

Quatre ans plus tard, soit en 1796, Erasme Darwin, grand-père de l'illustre Charles, préconisait la transfusion comme un **moyen capable de maintenir les forces de celui qu'un cancer de l'oesophage empêcherait de se nourrir par la bouche**. Il recommande d'employer des tubes faits avec des plumes d'oie et accouplés au moyen d'un morceau d'intestin de poulet.

Tout compte fait, ces travaux et spéculations des dernières années du 18^{ième} siècle ne firent guère avancer la question. Relevons cependant qu'un italien, de Rosa, put démontrer qu'il n'était pas nécessaire de tirer du sang à un animal transfusé avant d'en introduire du neuf, les vaisseaux sanguins possédant la faculté de se dilater autant qu'il ne faut pour loger le liquide injecté.

— Et nous voici en l'an 1800.

Au début du XIX^{ième} siècle, Percy, le célèbre chirurgien de Napoléon et l'émule de Larrey, propose la transfusion, mais s'il en accepte le principe, il ne passera cependant pas au domaine de la pratique.

Un homme qui n'était pas soldat mais accoucheur, James Blundell, (1790-1877) poursuivra résolument des expériences qui lui mériteront le titre de véritable pionnier de la transfusion sanguine. Tout d'abord il parviendra à ranimer des animaux saignés à mort en leur injectant du sang d'un animal de la même espèce et il démontrera qu'il y a danger à se servir du sang d'un animal d'espèce différente. Il conclut de ce fait que pour sauver un être humain il faut du sang humain. Mais l'anastomose artério-veineuse était à cette époque une opération formidable. S'inspirant des expériences de Bichat (*Recherches physiologiques sur la vie et la mort*) il pratiqua des transfusions médiates sur onze patients qui tous se trouvaient dans un état désespéré. Les quatre premières tentatives échouèrent, mais les autres furent plus heureuses. De ces expériences, Blundell tira les conclusions suivantes : 1° le passage du sang à travers une seringue ne l'altère nullement, du moins s'il ne coagule pas; 2° le sang veineux est aussi bon pour l'injection que le sang artériel (évidemment, puisqu'il est infusé dans la circulation veineuse).

* * *

Nous avons promis à nos lecteurs de leur raconter « les vieilles histoires de la transfusion du sang ». Avec Blundell se termine la période des tâtonnements et la transfusion entre dans le domaine de la médecine scientifique.

Les hommes d'aujourd'hui ont trop souvent tendance à considérer les découvertes de la science moderne comme le produit d'une sorte de génération spontanée, et à tenir pour négligeables, sinon risibles, les tentatives basées sur l'intuition ou l'empirisme qui ont précédé ces découvertes. L'histoire des sciences nous enseigne que toutes les acquisitions techniques dont nous nous enorgueillissons aujourd'hui sont souvent le fruit d'un travail de germination lente qui s'est opéré à travers les siècles et que la médecine, tout comme les autres sciences, procède toujours par additions ainsi que le remarquait autrefois Guy de Chauliac, dans un aphorisme fameux. Si nous saluons aujourd'hui James Blundell comme le véritable pionnier de la transfusion sanguine, nous devons reconnaître les expérimentateurs qui l'ont précédé comme des précurseurs dont le rôle n'a certes pas été négligeable dans la genèse de cette découverte de la médecine moderne.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Léo Pariseau, un humaniste et un homme	5
A. BARBEAU	
Léo Pariseau, radiologiste	10
A. JUTRAS	
Rabelaesius mariopolitanus	15
WILLIAM FRANCIS	
Léo Pariseau et la France	19
PIERRE MASSON	
Léo Pariseau et ses lecteurs	23
E. DESJARDINS	
Souvenirs sur Léo Pariseau	32
ULYSSE FORGET	
Léo Pariseau et l'ACFAS	35
JACQUES ROUSSEAU	
Léo Pariseau, écrivain	41
P. DUMAS	
Histoires anciennes de la transfusion du sang	48
par LÉO E. D. PARISEAU	

BNQ



000 164 270

•
THERIEN FRÈRES LIMITÉES
MONTRÉAL



10